IMAGES



LES DEUX PRESIDENTS LIBANAIS

Cheikh Bichara El Khoury et Riad El Solh bey

(Voir notre article en page 5)

30 millièmes

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 741 — LE CAIRE (EGYPTE)
21 NOVEMBRE 1943



L'INAUGURATION DU CONGRÈS WAFDISTE

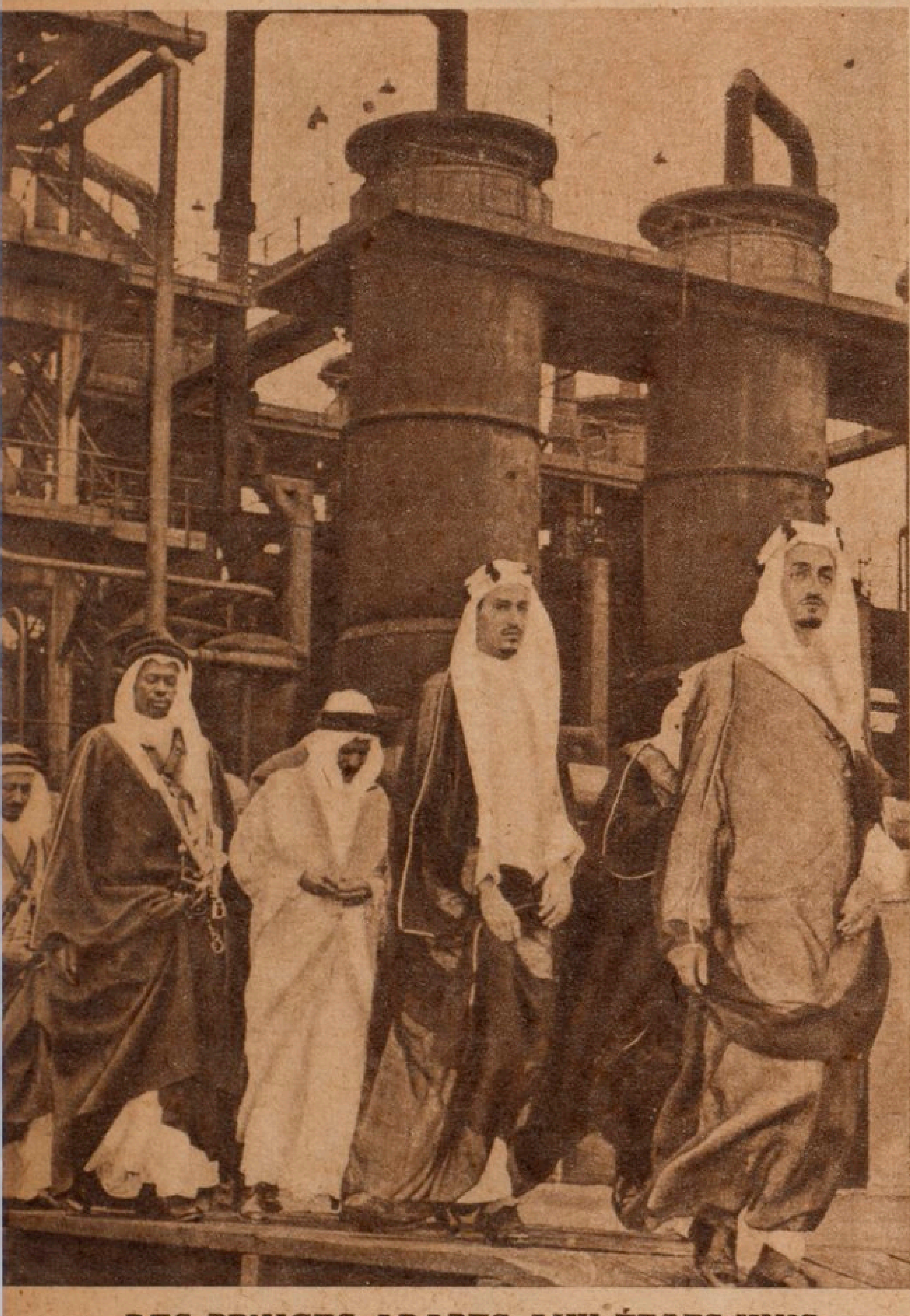
Le Congrès wafdiste célébrant le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Wafd a été inauguré dimanche dernier. S.E. Moustapha El Nahas pacha, en sa qualité de président, prononça un grand discours d'ouverture dans lequel il présenta les grands travaux de son parti depuis sa fondation. Pendant quatre jours, des réunions furent tenues auxquelles assistèrent de nombreuses personnalités venues de tout l'Orient, et durant lesquelles les divers ministres présentèrent dans des discours les divers travaux de leurs ministères respectifs durant cette dernière année. Puis le Congrès se termina par le vote de décisions importantes. On voit ici S.E. Nahas pacha prononçant le discours d'inauguration.



LE GÉNÉRAL SMUTS A LONDRES

S'étant rendu à Londres pour prendre part à diverses discussions sur la conduite des hostilités, le général Smuts agira en tant que membre du cabinet de guerre. Le voici, dans la capitale britannique, endossant son pardessus avec l'aide de son fils Jon Smuts qui est en même temps son aide de camp.

IMAGES-ACTUALITÉS



DES PRINCES ARABES AUX ÉTATS-UNIS

En visite officielle aux Etats-Unis, les deux fils du roi Ibn Séoud font une tournée d'inspection dans une raffinerie de pétrole de Californie. En tête, on voit le prince Feyçal, second fils du roi. Derrière lui, son jeune frère, le prince Khalid.



LES PARACHUTISTES BELGES A LONDRES

Pour la première fois, depuis l'invasion de la Belgique en mai 1940, la censure militaire de Londres vient de permettre la publication de photographies des parachutistes belges. Ces troupes d'élite poursuivent leur entraînement intensif en vue de participer activement à la libération de leur pays. Récemment, à l'occasion de la fête nationale de leur patrie, un corps de ces parachutistes a été vivement acclamé par la population alors qu'il défilait dans les rues de la capitale.

LE LOYALISME DU PEUPLE ÉGYPTIEN ENVERS SON ROI

Un communiqué du grand chambellan annonça lundi soir que S.M. le Roi Farouk venait d'être victime d'un accident d'automobile sur la route d'Ismaïlia, près de Kassassine. Les soins furent donnés à Sa Majesté dans un hôpital militaire britannique et l'examen radiographique révéla une légère fêlure à l'os iliaque gauche. Un grand nombre de personnalités se transportèrent immédiatement à Kassassine pour se rassurer sur la santé de Sa Majesté. Le lendemain, le peuple égyptien ému apprenait les détails de l'accident et une foule nombreuse se dirigea vers le palais d'Abdine pour exprimer son loyalisme au Roi. Ci-dessous : la foule devant les grilles du palais d'Abdine. (Photo Riad Chehata)



L'ECRAN DE LA SEMAINE

Indépendance libanaise et égyptienne

L'Egypte et le Liban ont été placés par les événements de cette semaine au premier plan de l'actualité politique internationale. Ce fut d'abord la crise de la Constitution libanaise qui donna à l'Egypte, représentée par son Souverain et le chef de son gouvernement, l'occasion de se solidariser avec le gouvernement libanais. Ce fut ensuite le grand Congrès du Wafd au cours duquel la politique extérieure de l'Egypte, souveraine et indépendante, fut précisée et son ralliement à la Charte de l'Atlantique annoncé.

•

Si l'on venait à examiner le coup d'Etat libanais sans passion ni préjugé, on se rendrait rapidement compte qu'une seule solution s'offre au Comité d'Alger : la libération immédiate des chefs de l'Etat et du gouvernement libanais, ainsi que leurs compagnons de captivité. L'arrestation des membres du gouvernement légitime représentant le peuple libanais, et reconnus par les Français eux-mêmes et par les gouvernements alliés et amis, a été une très grave erreur politique de l'administration française. Elle a été unanimement condamnée, et notamment par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

A la violente réaction provoquée par cette décision brutale et malheureuse, les dirigeants du Comité d'Alger ont dû mesurer l'étendue de l'erreur commise. Ils n'ont plus qu'à en faire disparaître les traces, dans l'intérêt bien compris de la France.

•

Ce n'est qu'après un règlement satisfaisant de cette question, qu'on peut rechercher une solution rationnelle du différend franco-libanais.

Du point de vue français, la solution doit tendre principalement à créer une atmosphère d'entente et de compréhension entre le Liban et la France. Une mainmise française plus ou moins camouflée sur le Liban est à exclure. C'est en se tournant vers l'avenir, et non en s'inspirant des directives du passé, que des relations durables entre les peuples peuvent être établies. Le Comité d'Alger aura donc bien mérité de la France, s'il parvient à préparer une atmosphère favorable à la conclusion de ce traité d'amitié et d'alliance annoncé par le général Catroux dans la déclaration de l'indépendance libanaise.

Quant à la fiction du mandat de la S.D.N. et aux scrupules des « dépositaires » des intérêts français, ils peuvent être sacrifiés si le but essentiel est atteint. Ils sont d'ailleurs dépassés par les événements ainsi que par la Charte de l'Atlantique et autres déclarations des Nations Unies.

Du point de vue libanais, aucune atteinte à l'indépendance et à la souveraineté nationale ne sera tolérée. C'est donc avec un peuple libre, dirigé par son gouvernement libre, que les Français auront à négocier, et ce peuple libre est acquis aux idéaux de la France, comme il l'a montré dans diverses phases de son histoire.

•

La crise libanaise a donné à l'Egypte, qui a passé dans la lutte pour l'indépendance par des difficultés similaires, l'occasion d'exprimer sa profonde sympathie agissante envers le peuple libanais. Elle a permis, une fois de plus, à l'Egypte d'affirmer publiquement l'intérêt qu'elle porte aux pays arabes du Proche-Orient.

Dans la même semaine, l'Egypte a pris deux décisions importantes dans le domaine international. Elle a participé à l'accord par lequel une administration internationale a été créée pour organiser les travaux de secours et de reconstruction dans les pays libérés. Cinq jours plus tard, elle annonçait par la bouche du Premier ministre son adhésion à la Charte de l'Atlantique.

L'Egypte reconnaît ainsi les obligations nouvelles qui lui sont imposées par sa souveraineté et son indépendance. L'évolution que subissent les relations entre Etats, où l'Interdépendance tend à remplacer l'ancienne notion de l'Indépendance, n'est pas étrangère aux dirigeants égyptiens.

Les résultats concrets des décisions prises à Moscou commencent déjà à faire leur apparition.

On parle de plus en plus de la Conférence Roosevelt-Churchill-Staline, actuellement en préparation.

Les mesures décidées pour raccourcir la durée de la guerre n'ont pas été révélées. Faut-il y rattacher les entretiens du Caire entre les ministres des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne et de Turquie ? Des informations de source allemande le laissent supposer. L'ambassadeur allemand à Ankara est parti à Berlin pour faire son rapport sur la véritable nature des entretiens du Caire. Mais von Papen n'en est pas à son premier voyage sensationnel et il vaut mieux attendre les événements.

De Londres, enfin, le discours de M. Eden aux Communes est un compte rendu enthousiaste du voyage à Moscou. M. Eden en a profité pour affirmer que le Comité Consultatif de Londres n'avait nullement pour objet d'instaurer une dictature des trois grandes puissances sur les autres nations du continent européen.

•

Une autre décision de la Conférence de Moscou vient d'être mise à exécution : il s'agit de la formation d'une commission de contrôle alliée pour l'Italie. Dans une déclaration officielle, le général Eisenhower, en sa qualité de commandant en chef des forces alliées, a annoncé cette nouvelle, et il a défini en même temps le rôle de l'Italie dans la guerre, qui est de combattre l'ennemi commun : l'Allemagne.

Un Conseil consultatif pour l'Italie a été également constitué et ses attributions définies. Il est composé des représentants des Etats-Unis, du Royaume-Uni, de l'Union Soviétique et du C.F.L.N. ; plus tard, les représentants de la Grèce et de la Yougoslavie en feront partie. Les polémiques et les protestations soulevées par l'annonce de la cobelligérance italienne sont, comme on le voit, sur le point d'être solutionnées.

•

La déclaration du général Eisenhower indique clairement que les Alliés comptent sur un remaniement du gouvernement italien et sur le développement de sa composition politique, afin qu'il puisse regrouper tout le peuple italien dans un mouvement de résistance vigoureuse aux Allemands et hâter ainsi le rachat de son pays.

Mais ce regroupement politique semble avoir été ajourné jusqu'à l'occupation de Rome.

Le comte Sforza rejeta l'offre du roi d'Italie de constituer un cabinet qui succéderait à celui du maréchal Badoglio. Il refusa de participer au gouvernement de ce dernier, tant que le roi Victor-Emmanuel n'a pas abdiqué en faveur de son petit-fils. Croce fit une déclaration similaire.

Le maréchal Badoglio décida alors de constituer un cabinet provisoire composé de sous-secrétaires d'Etat faisant fonction de ministres et déclara que lors de l'occupation de Rome, il se démettrait de ses fonctions.

On note, une fois de plus, avec satisfaction que les gouvernements à tendance réactionnaire, dont la reconnaissance est imposée par les besoins militaires, finissent par céder le pas aux chefs libéraux. Les événements d'Italie rappellent étrangement ceux qui ont suivi le débarquement allié en Afrique du Nord.

•

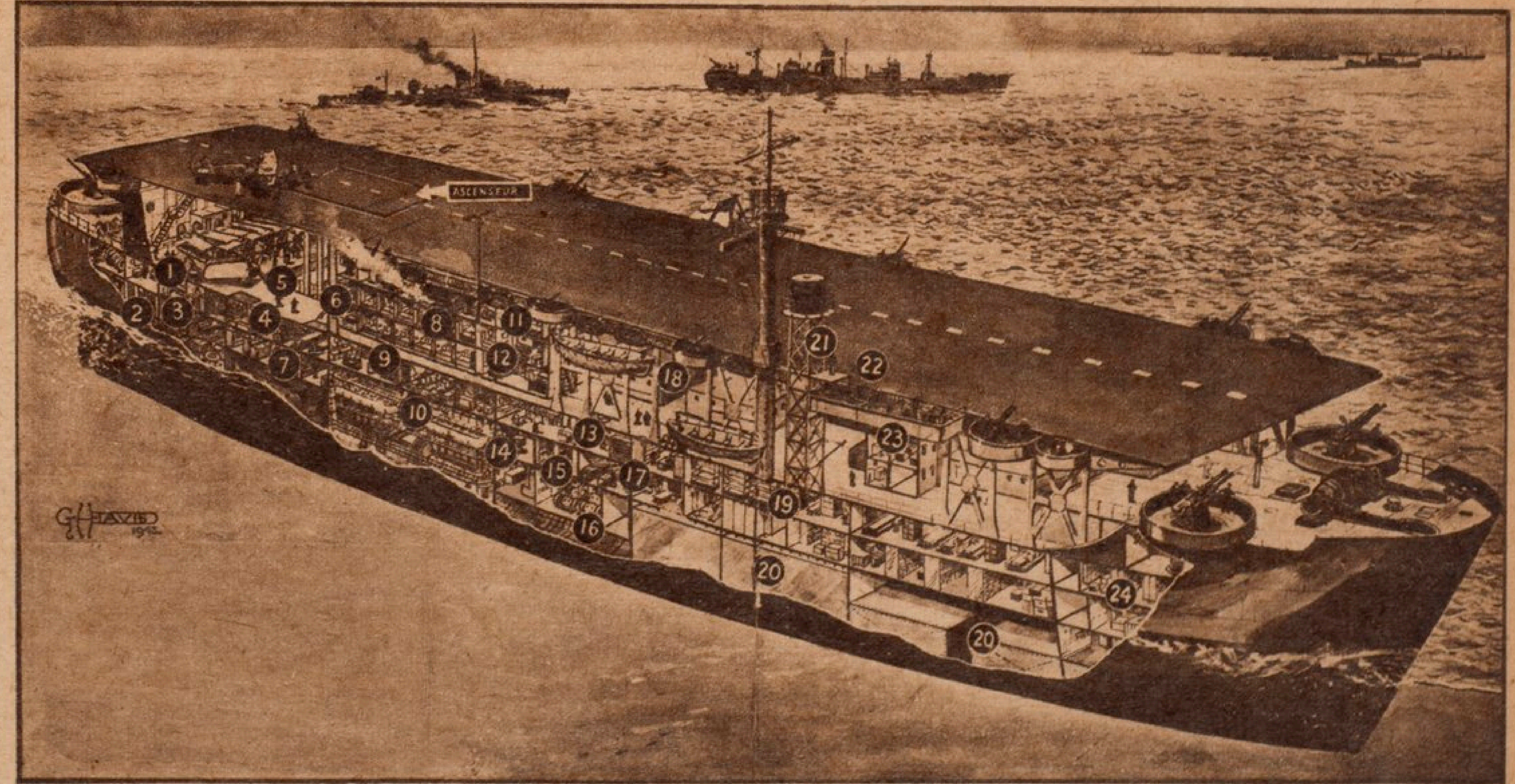
On ne saurait passer sous silence les nouveaux succès enregistrés par l'Armée Rouge. Le temps semble s'être fait l'allié de l'U.R.S.S. C'est ainsi que les boues habituelles du début de l'hiver russe ont tardé à faire leur apparition. Au sud des marais du Pripet, quelques chutes de neige ont été enregistrées, mais ce n'est pas encore l'hiver. Ce que les Russes espèrent, c'est un gel rapide qui leur permette de faire usage des armements et des transports lourds.

Plus au nord, l'hiver a commencé et bientôt, sur les immenses étendues glacées, les tanks blancs suivis de fantômes perdus dans le paysage auront atteint la frontière russe libérée. — J. A.

LE FRONT ALLEMAND vacille...

Les armées russes, qui capturèrent Kiev il y a moins de quinze jours, se trouvent actuellement à 200 kilomètres plus à l'ouest, près des marais du Pripet. Gomel est sérieusement menacé et la radio allemande annonce qu'une grande offensive a été lancée par les Russes en vue de réduire le saillant de Krivoï-Rog dans la boucle du Dnieper. Tout le front allemand semble vaciller devant les coups répétés des armées rouges ouvrant une brèche après l'autre et qui prouvent que « les réserves actives soviétiques ne sont pas encore épuisées », suivant l'expression du commentateur allemand Sertorius. La chute de Korosten — que l'on annonce comme imminente — venant après la capture de Zhitomir au début de la semaine, ouvrira aux armées rouges la route de la Pologne. Déjà la ligne du Bug est menacée d'être contournée au nord par le général Vatoutine et en même temps tout le système défensif que le haut commandement nazi est en train de préparer hâtivement pour l'hiver. Dans son discours du 7 courant, Staline a promis la libération prochaine de l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie, la Russie Blanche, l'Ukraine — on sait que ces deux provinces comprennent des territoires polonais occupés par la Russie en septembre 1939 — la Moldavie, qui comprend également la Bessarabie, et la Crimée. L'offensive d'hiver a pour objectif Brest-Litovsk et les généraux russes, par leurs poussées irrésistibles et leurs avances rapides, semblent devoir réaliser le vœu de Staline.





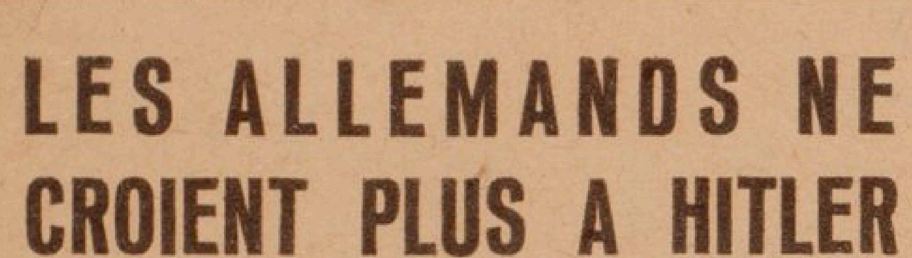
LES « WOOLWORTH » DANS LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

Les récents communiqués sur la bataille de l'Atlantique ont révélé l'existence de plusieurs armes nouvelles pour la lutte contre les sous-marins. Les porte-avions « Woolworth » — dits « de poche » — constituent une des armes les plus efficaces que les chantiers américains aient construites durant ces derniers mois. Avant l'utilisation des Açores comme base aérienne et navale, les Alliés employaient ces porte-avions d'escorte — qui sont, en fait, des navires marchands convertis en porte-avions — pour protéger leurs convois dans les régions de l'Atlantique hors du rayon d'action des avions de reconnaissance. Ces navires sont également utilisés contre les Japonais dans la bataille du Pacifique. Ils déplacent 17.000 tonnes, sont mus par des moteurs Diesel et ont une vitesse horaire de 16,5 nœuds. Ils sont armés de canons antiaériens légers et de mitrailleuses et peuvent transporter jusqu'à 30 chasseurs ou de 15 à 20 avions lance-torpilles. Le dessin que nous publions ci-contre, extrait de la revue anglaise « Illustrated London News », montre le schéma d'un de ces porte-avions. On peut distinguer sur la coupe : 1) Infirmerie et salle d'opérations. 2) Dépôts. 3) Dépôt pour l'aviation. 4) Cantine. 5) Hangars. 6) Chambre de T.S.F. 7) Magasins. 8) Cabines des officiers. 9) Atelier de montage. 10) Machine Diesel. 11) Cabine du capitaine. 12) Carré des officiers. 13) Atelier. 14) Chambre du gyroscope. 15) Dépôts. 16) Pompes. 17) Compartiment des parachutes. 18) Cabines des pilotes. 19) Couchettes. 20) Réservoir pour lest. 21) Haut-parleur. 22) Passerelle de contrôle. 23) Chambre du « chiffre ». 24) Dépôt. De nombreux « Woolworth » sortent des chantiers américains.

NOUS ETIONS PRISONNIERS DE HITLER

Rapatriés d'Allemagne après deux ans et demi de captivité, des soldats anglais, australiens, néo-zélandais et d'autres, appartenant aux troupes de l'Empire, viennent de traverser le Caire. Seuls quelques-uns d'entre eux ont voulu parler de leurs épreuves. « Nous avons laissé des milliers de nos camarades en Allemagne », nous explique un canonnier australien qui n'a plus qu'une seule jambe. Voici ce que les trois autres nous ont dit :





LES ALLEMANDS NE CROIENT PLUS A HITLER

Lorsque Jack Bosser, de l'Etat de Queensland, en Australie, abandonna son poste de contrôleur des chemins de fer, il ne pouvait réaliser, même en rêve, qu'un jour il serait appelé à servir comme interprète dans les camps de prisonniers en Allemagne.

« Je me suis entretenu avec des centaines d'Allemands, des nazis, des civils, des soldats arrachés à leurs foyers pour être envoyés au combat. Et je me suis rendu compte à chacun de mes entretiens que ces gens-là ne demandaient qu'une chose : trouver une issue pour sortir de l'étrange aventure dans laquelle ils sont engagés aujourd'hui.

« Ils ne croient plus à Hitler, mais ils ont peur pour l'Allemagne. Les Russes et les Polonais les épouvantent.

« L'armée se bat toujours et demeure excellente. Elle ressemble toutefois à un boxeur, bien entraîné et quelque peu saoul, qui se bat mécaniquement.

« Tout le monde en Allemagne est mal nourri, mais on n'y meurt pas de faim, grâce à la politique hitlérienne qui affame l'Europe pour nourrir les soldats et les ouvriers.

« Durant mon séjour chez les nazis, mon poids a diminué considérablement, et je peux dire que dans l'espace d'un an je n'ai pas eu à me servir une seule fois d'une fourchette.

« Le vieux Hitler a eu sa cinquième colonne en France, et dans l'Europe entière... mais la cinquième colonne d'Allemagne est celle qu'il a le mieux organisée. Et c'est bien compréhensible, parce qu'il emploie des milliers d'ouvriers étrangers dans ses industries de guerre où l'on rencontre moins d'Allemands que de Polonais, de Tchèques, de Belges, de Français, de Russes et de Hollandais qui n'attendent que l'occasion de se venger.

« Durant tout mon séjour là-bas, je n'ai fait que penser à mon évasion, c'est ce qui m'a permis d'endurer ce que j'ai enduré. La plupart de mes camarades étaient eux aussi soutenus par cette perspective. Chacun avait son plan. Maints d'entre nous l'ont déjà, comme moi, exécuté !

« Au cours d'un raid de notre R.A.F., j'avais été envoyé déblayer des décombres avec quelques-uns de nos camarades. Les bombes anglaises avaient fait de terribles dégâts, ainsi que beaucoup de victimes, et nous eûmes à travailler, comme la plupart du temps, des journées entières. Tout à coup nous découvrons une femme de cire : un mannequin. Nous l'emportons chez nous, car il faut vous dire que dans les camps de prisonniers en Allemagne il y a très peu de femmes : quelques Polonaises ou de rares Russes que l'on charge des travaux des champs et dont la condition se rapproche considérablement du servage. Le mannequin était adorablement blond, avec un joli casque sur la tête et un joli manteau sur les épaules. Il ne lui manquait plus que le souffle pour être parfait... Nous le gardions dans notre salle de récréation... et un beau jour, la nouvelle étant parvenue à la connaissance de la Gestapo, un solennel agent vint faire des investigations : nous avions, paraît-il, dans notre chambre, une jeune Aryenne qui vivait avec nous ! L'agent ne comprit pas la plaisanterie. Il nous enleva notre amie « Lulu », comme nous l'avions baptisée, et nous envoya un psychiâtre pour examiner notre état mental. Or c'est précisément de telles plaisanteries qui préservaient notre état mental.

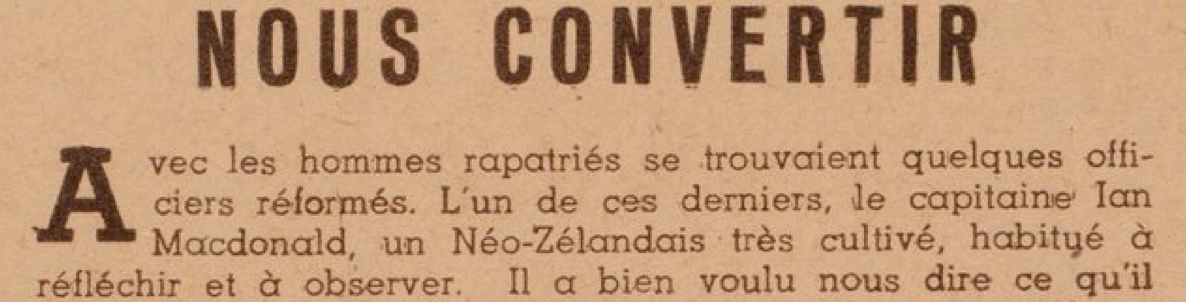
« Quant à Gœbbels, il a perdu beaucoup de son crédit en Allemagne. Il raconte à ses compatriotes que les Anglo-Américains sont incapables d'envahir la France parce que son patron Adolf possède une arme secrète qui les empêchera de débarquer. Mais, lui répondent les Allemands, pourquoi n'emploie-t-il pas cette arme contre les Russes ?... »







LES NAZIS VOULAIENT NOUS CONVERTIR



Avec les hommes rapatriés se trouvaient quelques officiers réformés. L'un de ces derniers, le capitaine Ian Macdonald, un Néo-Zélandais très cultivé, habitué à réfléchir et à observer. Il a bien voulu nous dire ce qu'il a vu et entendu en Allemagne.

« J'ai été fait prisonnier durant la bataille de Crète. Je fus emmené dans un camp de prisonniers à Rotenbourg. Les Allemands nous traitèrent tous avec égards et nous recevions intacts nos « colis du soldat » qui nous parvenaient par l'intermédiaire de la Croix-Rouge.

« Les nazis essayèrent de nous gagner à leur culture par une propagande opiniâtre durant tout le temps de notre captivité. Et un fonctionnaire des Affaires Etrangères venait souvent « causer » avec nous. Ses discours roulaient toujours autour d'un même thème : Pourquoi donc nos deux peuples se font-ils la guerre, alors qu'ils pourraient dominer le monde ensemble ? Les Allemands ouvrirent dans la banlieue de Berlin une école de « Quislings » où les officiers captifs étaient officiellement invités à venir discuter franchement l'amélioration de la situation internationale et le rapprochement des peuples. Mais quand les bombardements de la R.A.F. commencèrent, l'école s'empressa de fermer ses portes... car, à chaque raid, les candidats gauleiters de Grande-Bretagne sortaient des cours pour applaudir les avions anglais. Gœbbels dut transporter son école dans le midi allemand où elle ne doit pas avoir connu plus de succès.

« Il y eut à propos de cette évacuation quelques frottements entre les autorités militaires et la Wilhemstrasse ; le corps enseignant de l'école, composé de militaires, voulait des accommodements que le ministère des Affaires Etrangères lui refusait.

« Quoi qu'il en soit, il est certain que le Grand Etat-Major allemand, qui prépare dès aujourd'hui la prochaine guerre, n'a jamais cru sérieusement à l'efficacité de la propagande nazie par rapport à la Grande-Bretagne.

« A l'exception des jeunes fanatiques formés par Hitler, et qui donneront — après la guerre — beaucoup de soucis aux vainqueurs, aucun Allemand ne croit plus à la victcire nazie.

« Afin de gagner du temps, les partisans du régime déclarent maintenant que l'Angleterre et l'Amérique viendront certainement au secours de l'Allemagne pour la sauver de l'Armée Rouge. Or l'un de mes gardiens m'avoua qu'il était communiste mais qu'il n'osait le dire à personne, car deux Allemands ne peuvent plus, même en tête à tête, échanger leurs idées, la Gestapo étant partout.

« Lorsque les Alliés commencèrent leurs attaques à l'ouest, je pensais que le château de cartes nazi s'abattrait tout d'un coup... mais la population allemande n'est pas encore affamée, bien que les enfants soient incontestablement très mal nourris. On peut d'ailleurs le constater à leur maigreur qui fait pitié.

« Je crois que la machine policière nazie tiendra l'Allemagne entre ses dents jusqu'à ce que les généraux soient prêts à demander la paix.

« Quant aux bombardements aériens, leur efficacité, bien que très grande, ne suffira jamais à abattre l'Allemagne. La censure veille à ce qu'ils ne produisent pas entièrement leur effet sur le moral du peuple et, d'autre part, les industries allemandes sont trop dispersées pour être toutes atteintes.

« J'ai pu observer avec beaucoup d'intérêt la réaction des Français lorsqu'ils nous virent arriver à Belfort venant de Mulhouse où l'on ne voit plus que des drapeaux allemands et nazis. A Belfort, la population est désespérément affamée ; cela ne l'empêcha pourtant pas de nous apporter du vin et des gâteaux. Un vieillard qui a deux fils prisonniers en Allemagne nous dit qu'il ne lui restait qu'une seule bouteille de rouge : « Je la réserve pour la Victoire ! »

« Enfin, un dernier témoignage : sur la plate-forme du wagon de chemin de fer, un garde mobile, casqué et armé d'une carabine, me dit en allumant ma cigarette :

« — Nous sommes tous trompés. Laval et Pétain gouvernent la France : Pétain est mort depuis longtemps. Mais si on ne l'enterre pas, c'est parce que son cadavre souillerait le sol français. Toute la France attend un signal. Dites à vos camarades anglais de ne pas nous laisser attendre trop longtemps. »



J'AI SERVI DANS UNE INFIRMERIE

C'est Jack Elliot (de Sydney) qui parle : cheveux gris, belle carrure. Il nous raconte sa vie durant trente mois de captivité en Allemagne et en Autriche, allant d'un camp de prisonniers à un autre selon les ordres de transfert.

« Le souvenir le plus sombre que je garde de mon séjour forcé en Allemagne, dit-il, est celui d'un camp de prisonniers situé en Haute-Silésie où, d'ordinaire, les Polonais sont détenus. On ne pourrait trouver rien de pire comme camp d'internement. J'y ai « servi » comme ordonnance attachée à l'infirmerie. En cette qualité, j'ai pu circuler parmi les prisonniers et causer avec eux. Les uns étaient des Tchèques et étaient destinés à la main-d'œuvre des usines de guerre allemandes. Ils parlaient très peu, étant très fiers de nature. Une autre section du camp était réservée aux Juifs français, une troisième aux Juifs polonais, etc. Les Juifs étaient d'ailleurs les prisonniers les plus maltraités.

« Une jeune femme se trouvait là qui ne cessait de se plaindre de l'état sanitaire des lieux, car le typhus menaçait. Elle semblait avoir reçu une excellente éducation. Or, un jour, une brute des S.S. qui n'avait jamais été au front — comme d'ailleurs la plupart de ses camarades — déshabilla la jeune femme et l'exposa toute nue au froid durant 24 heures.

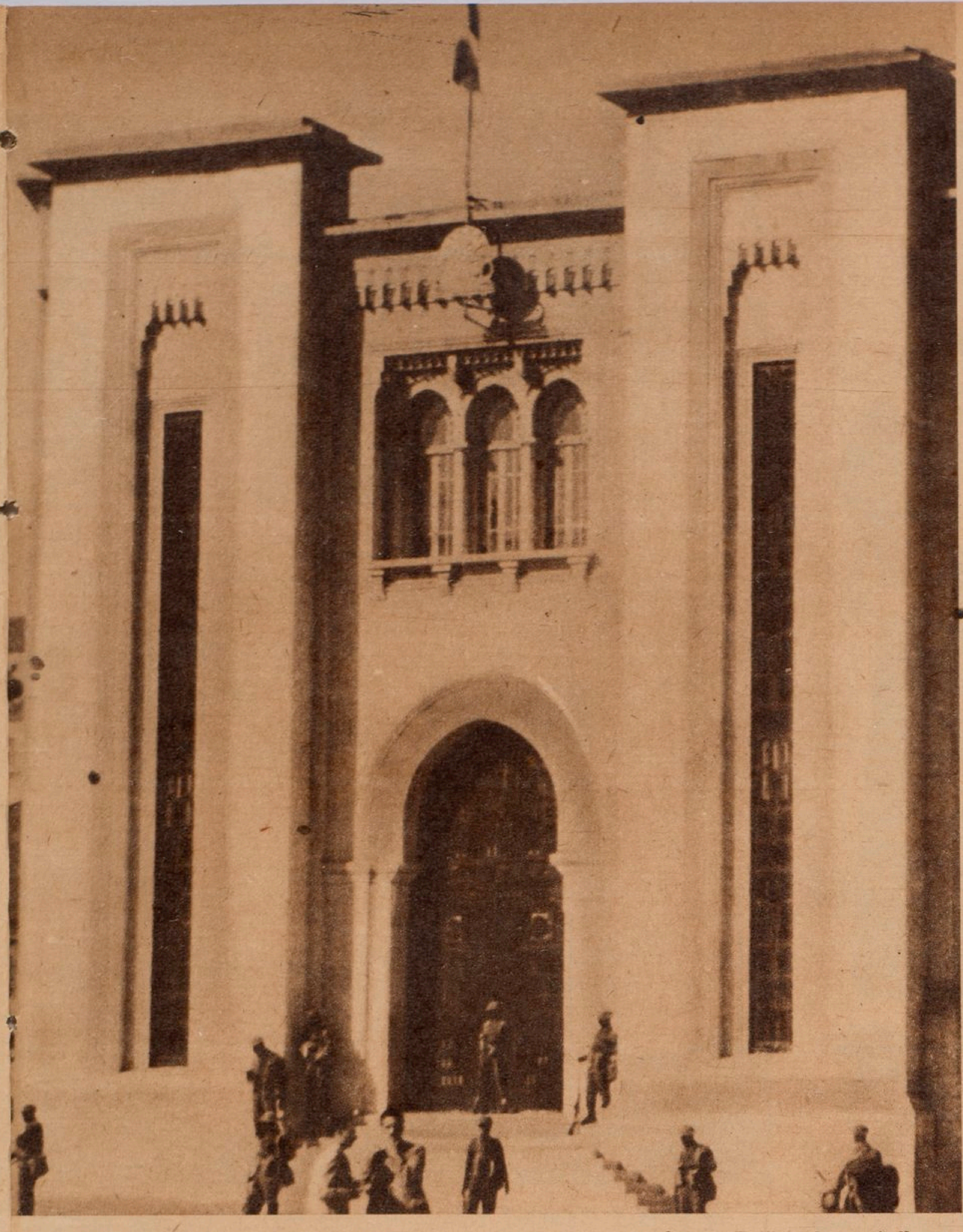
« Pour notre part, nous n'avions pas trop à nous plaindre. Mais nous avions le cœur fendu à voir comment les autres étaient traités. Qu'il vous suffise de savoir, par exemple, que la compagnie à laquelle j'appartenais passa quatre mois à enterrer des prisonniers russes qui mouraient comme des mouches. Vraiment, les prisonniers russes eurent énormément à endurer. Mais ils ont toujours stoïquement supporté leurs épreuves.

« Il y eut 6.000 cadavres de prisonniers russes jetés dans les fossés. Ces soldats succombaient le plus souvent des suites de leurs blessures — blessures de baïonnettes ou blessures au crâne presque toujours fracassé. La faim faisait aussi ses ravages.

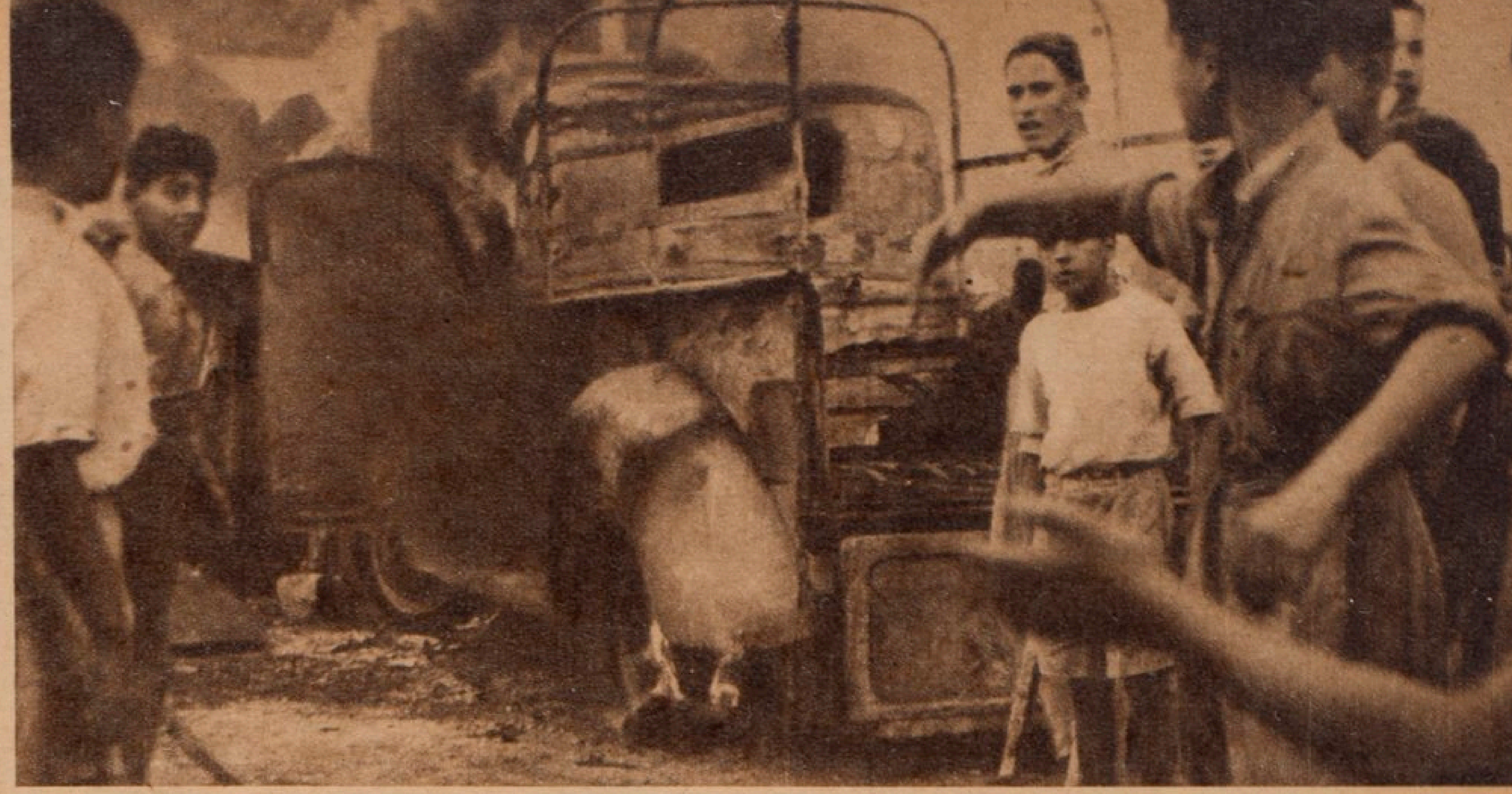
« Tous les matins, il y avait donc de ces cadavres qu'on chargeait sur des camions jusqu'aux fossés. Les nazis ont donné l'extrême mesure de la cruauté de l'homme à l'égard de l'homme.

« Les Autrichiens sont, par contre, un peuple doux, fin et intelligent qui sait que la guerre est irrémédiablement perdue pour Hitler.

« Les Allemands aussi le savent. Mais ils n'osent pas se révolter. D'ailleurs, comment le feraient-ils avec une police aussi puissante que la Gestapo, attachée à leurs pas ? »



Les portes du Parlement sont surveillées par des gardes sénégalaises. A l'intérieur, où ils se sont fortement barricadés, se trouvent le président de la Chambre, Sabry Hamada bey, et quelques députés qui réussirent par la suite à prendre la fuite et à se réfugier à Baalbek où ils formèrent un gouvernement libre avec pour chef M. Henri Pharaon, député de la Bekaah.



Un camion français a été détruit et incendié par les manifestants. Le voici dévoré par les flammes, tandis que de jeunes patriotes libanais se livrent à des manifestations joyeuses.



La foule massée Place des Canons assiste à l'incendie d'un camion français. Le peuple libanais et tout l'Orient ont réagi devant l'arrestation du Président de la République Cheikh Bichara El Khoury, du Premier Ministre Riad El Solh bey, et de quelques autres ministres et députés. (Photos Copyright « Images » et le photographe Mohamed Abdel Latif).

LE LIBAN VEUT ETRE LIBRE !

L'article 22 du Pacte de la Société des Nations contient le paragraphe suivant :

« Certaines communautés qui appartenaient autrefois à l'Empire ottoman ont atteint un degré de développement tel que leur existence comme nations indépendantes peut être reconnue provisoirement, à la condition que les conseils et l'aide d'un mandataire guident leur administration jusqu'au moment où elles seront capables de se conduire seules. Les vœux de ces communautés doivent être pris d'abord en considération pour le choix de ce mandataire. »

Pour « prendre en considération » les vœux du pays, une commission américaine, dite Crane-King, se rendit en Syrie et au Liban. La majorité des Libanais optèrent pour le mandat français. Les Syriens optèrent pour l'indépendance et demandèrent l'assistance financière et technique des Etats-Unis ou une aide combinée des Américains et des Anglais. Après deux ans et demi de discussion, la S.D.N. accorda à la France le mandat sur la Syrie et le Liban.

Le 1er septembre 1919, le général Gouraud, haut commissaire à Beyrouth, avait proclamé, au nom de la France, la constitution du « Grand Liban » dans ses frontières naturelles et historiques.

Les premières années du mandat furent une série d'essais infructueux. L'administration directe, appliquée en Afrique du Nord, aux Antilles, en Indochine, à Madagascar, fut appliquée au Liban « sous mandat ».

En 1925 éclata la fameuse révolte des Druses, qui devint rapidement une « révolte syrienne ». Il fallut deux ans et demi pour la réduire.

LA CONSTITUTION LIBANAISE

Désirant laisser dans le pays une trace durable, le haut commissaire Henri de Jouvencel improvisa une Constitution libanaise, réunit une Chambre et lui imposa sa constitution. Ce document est une consécration définitive et perpétuelle de la mainmise française sur le Liban. Plusieurs fois remaniée par la suite et par la seule volonté du haut commissaire, cette Constitution « française », œuvre de H. de Jouvenel, H. Ponsot, De Martel, Puaux, est précisément la même que les Libanais, devenus indépendants, décidèrent d'amender au mois de novembre 1943.

Mais n'anticipons pas.

En 1936, la France négocia avec le Liban un traité d'alliance et d'amitié qui devait mettre un terme au mandat et consacrer définitivement l'indépendance du pays. Ce traité fut appliqué unilatéralement par le Liban, après son approbation par la Chambre. Mais le Parlement français ne l'approuva jamais.

Puis ce fut la guerre de 1939, la débâcle de juin 1940, le loyalisme du Liban qui ne voulut pas donner le coup de poignard dans le dos de la France meurtrie, l'accueil chaleureux que les Libanais firent aux Forces Françaises Libres et aux troupes britanniques, venues les « délivrer » du régime de Vichy.

Le 8 juin 1941, le général Catroux, parlant au nom du général de Gaulle, chef de la France Libre, reconnaissait au Liban la qualité d'Etat « souverain et indépendant ».

Une déclaration simultanée était faite dans le même sens par l'ambassadeur de Grande-Bretagne au Caire, au nom de son gouvernement.

LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE

Et, le 26 novembre 1941, le général Catroux disait aux Libanais, dans ce qu'il appelait « la proclamation de l'Indépendance du Liban », ce qui suit :

« Dépositaire de la tradition libérale française et soucieuse de faire honneur aux engagements contractés envers vous, la France Libre a voulu que son premier acte en entrant au Levant fût, en dépit de la guerre, en dépit de l'état d'exception qu'elle impose, un acte d'émancipation. Elle vous a rendus libres et indépendants. Vos aspirations sont satisfaites.

« Il s'agit maintenant d'organiser votre indépendance...

« L'Etat libanais jouit, dès maintenant, des droits et prérogatives attachés à la qualité d'Etat indépendant et souverain. Ces droits et ces prérogatives subissent les restrictions qu'imposent l'état actuel de guerre et la sécurité du territoire et des armées alliées. »



Le général Catroux est arrivé à Beyrouth ayant en main pleins pouvoirs pour rétablir la situation. Le voici saluant les personnalités civiles et militaires venues le recevoir à l'aérodrome de Beyrouth. Derrière le général, Chadebec de Lavallade, commandant en chef des troupes françaises, et M. Jean Helleu, délégué général de la France en Syrie et au Liban.

L'indépendance du Liban et sa qualité d'Etat souverain furent reconnues par les gouvernements britannique, américain, égyptien, irakien et la plupart des gouvernements des Nations Unies. La Grande-Bretagne y ajouta des assurances qui constituent une garantie des engagements de la France Libre.

Confiant dans ces déclarations, le Liban se disposa à rendre son indépendance et sa souveraineté effectives.

En septembre 1943, des élections eurent lieu dans une atmosphère agitée. La Chambre, formée en majorité des meilleurs éléments de la population, élit à l'unanimité S.E. Bichara El Khoury à la Présidence de la République. M. Emile Eddé, soutenu par l'administration française, n'assista même pas à la séance.

La même Chambre accorda, quelques jours plus tard, au Cabinet formé par Riad El Solh bey, un vote de confiance également unanime.

LA CRISE LIBANAISE

Il était naturel que le premier acte d'un gouvernement libre, dans un pays indépendant et souverain, fût d'introduire à la Constitution les amendements nécessaires afin de la rendre compatible avec la liberté, l'indépendance et la souveraineté.

Malgré l'opposition de l'administration française, la Chambre vota les amendements au milieu d'un enthousiasme général.

Quelques jours plus tard, M. Jean Helleu, délégué du Comité Français de la Libération Nationale, faisait brutalement arrêter le Président de la République, le Président du Conseil, trois ministres et quelques députés.

On sait le reste. La réaction du pays fut aussi violente que l'avait été celle du Comité d'Alger.

L'action de M. Helleu fut désavouée par l'opinion mondiale, cependant que de partout les marques de sympathie et de solidarité étaient adressées aux Libanais.

Aujourd'hui, un chef d'Etat, des ministres, des députés ont été arrêtés et emprisonnés ; une Constitution a été suspendue, une Chambre dissoute.

Les tergiversations, les explications de textes tortueux n'y changeront rien.

Une solution s'impose.

La France veut-elle faire honneur à ses engagements et la Grande-Bretagne à sa garantie ?

Le Droit et la justice seront-ils, une fois de plus, primés par la Force ?

HABIB JAMATI



Quand les Alliés entrèrent à Borjano, ils trouvèrent la cité déserte. Les Allemands, dans leur retraite, avaient tout détruit. Cette vieille femme a regagné sa maison, qui n'est plus qu'un amas de ruines. Elle serre contre elle deux paquets qui contiennent des objets précieux qu'elle avait emportés dans sa fuite au début de la bataille.

IMAGES DE L'ITALIE LIBEREE

Ci-dessous : Dans un petit village au nord-ouest de Capoue, de grandes batailles ont été livrées pour déloger l'ennemi. Des soldats britanniques qui viennent d'y pénétrer partent en patrouille dans une des rues de la cité.





Retranchés dans le grenier d'une maison sise près de la rivière Volturno, deux officiers britanniques dirigent le tir d'une batterie. L'un d'eux inspecte l'horizon avec ses jumelles et communique ses instructions à son camarade qui les transmet aux servants de la batterie.



Le corps des signaux exécute toujours une besogne ingrate, mais elle est une des plus vitales pour les divers services de l'armée. Sur le front de la Huitième Armée, dès l'aube, des soldats installent des fils téléphoniques sur les toits de quelques maisons italiennes.



La pluie et le mauvais temps paralysent quelque peu l'avance des armées alliées en territoire italien. Devant son Bren-gun, ce tirailleur, recouvert d'une toile imperméable pour se protéger contre les pluies permanentes, la neige et le froid, ne perd quand même pas le sourire...

Ci-dessous : Dans les hautes montagnes d'Italie, des soldats de l'infanterie sont obligés de transporter sur leur dos des vivres et des ravitaillements. Aucun véhicule ne peut traverser ces régions abruptes que le mauvais temps rend encore plus inhospitalières.







LA FIN D'UN PATRIOTE Ces deux photos, sorties clandestinement de France, montrent un otage sur le point d'être exécuté par les nazis, dans les environs de Paris. A gauche : des soldats allemands lient les poings du patriote et lui bandent les yeux. A droite : le cadavre du patriote, toujours lié au poteau, s'est effondré.

MISS CAVELL 1940

Je n'ai pas fait mes adieux à l'Europe. J'étais sous le pont quand le navire commença à appareiller. Dans la brume du soir, la côte du Portugal était déjà invisible. Je retournais aux Etats-Unis après avoir passé plus d'une année dans une prison nazie, et ma libération était due à un échange avec Johanna Hoffmann, la coiffeuse du paquebot « Bremen », convaincue en 1938 d'être membre d'une dangereuse bande d'espions opérant aux Etats-Unis.

Etais-je digne d'un tel intérêt ? Un fonctionnaire du consulat américain à Lisbonne répondit pour moi à cette question : « Ma chère Mme Shiber, dit-il, le Département d'Etat sait très bien ce que vous avez fait à Paris. Supposez que les Anglais dans la dernière guerre eussent eu la chance d'échanger Edith Cavell avec une espionne ennemie... Vous êtes, après tout, la Edith Cavell de cette guerre. »

Je ne pouvais pas le laisser sur une aussi fausse impression. « Non, répondis-je, vous faites erreur ; peut-être ma chère amie Kitty fut une Edith Cavell moderne. Si notre activité a pu être utile, le mérite lui en revient. Je n'ai fait que la suivre là où elle nous a dirigés. Et elle seule a payé le prix. Elle se trouve encore entre les mains de la Gestapo, à moins qu'elle n'ait été exécutée ; oui, Kitty Beaurepos est sans doute la Miss Cavell de cette guerre. »

KITTY

Je rencontrais Kitty en 1925, au cours d'un de mes voyages annuels à Paris. Fille d'un banquier londonien, elle avait épousé un marchand de vin français, Henri Beaurepos, dont elle s'était séparée sur une base parfaitement amicale.

En 1933, quand mon frère Irving mourut soudainement à Paris, Kitty, me voyant dans une situation difficile, me demanda de venir m'installer définitivement avec elle à Paris. Nous prîmes un petit mais confortable appartement moderne, où nous partageâmes une existence très agréable.

Cela prit fin un jour avant l'entrée des Allemands dans la capitale. Nous essayâmes de quitter Paris, mais les routes étaient si encombrées de réfugiés que nous fûmes vite rejoints par les Allemands qui nous enjoignirent d'y retourner immédiatement. Nous rebroussâmes chemin. Quelques heures plus tard, épuisées, nous nous arrêtions à une auberge, pour nous restaurer. L'aubergiste n'avait plus grand'chose, mais il nous offrit une tasse de thé et un morceau de fromage.

« Vous êtes Anglaises ? demanda-t-il avec intérêt. Alors vous pourrez faire quelque chose pour moi. J'ai quelqu'un ici qui ne parle que l'anglais. Voulez-vous lui dire que j'aurais des ennuis s'il reste ici ? Je suis désolé. » C'était un jeune homme, portant une veste de cuir sur son uniforme bleu-gris de la R.A.F. Il s'appelait William Gray. Ayant fait un atterrissage forcé à Dunkerque, il n'avait pas pu gagner un des navires d'évacuation. « Si cet homme peut me procurer quelques vêtements civils, j'essaierai de m'en tirer », expliqua le pilote sur un ton d'excuse.

Kitty traduisit.

« Quelle folie ! s'exclama l'aubergiste. S'il est en civil, les Allemands l'exécuteront comme un espion. En uniforme, il serait traité comme un prisonnier de guerre. »

Gray réfléchit pendant un moment. Puis, avec un sourire embarrassé, il se leva. « Je ferais mieux de sortir d'ici et de ne compromettre personne. Voulez-vous demander à l'aubergiste combien je lui dois ? »

NOTRE PREMIER PRISONNIER

Je pressais le bras de Kitty. « Ne le laisse pas partir, lui dis-je à l'oreille. As-tu remarqué combien il ressemble à Irving à l'âge de 20 ans ? » Kitty avait bien connu mon frère. « Notre auto est dehors, suppliai-je. Nous pourrions le mettre dans le compartiment des bagages. » Et ainsi, en territoire ennemi, deux femmes entre deux âges, avec un pilote anglais entre les mains, s'étaient embarquées dans une aventure qui, il y avait encore quelques heures, leur aurait paru fantastique.

Grâce à Dieu, nous arrivâmes chez nous, à Paris, sans encombre. Ce qui n'empêcha pas William Gray de dire : « Je n'aurais pas dû vous causer tant d'ennuis, je ne m'en rendais pas compte... »

« Ecoutez, lui répondit Kitty avec fermeté. Nous sommes tous dans le bain maintenant, et tout ce qui nous reste à faire, c'est de chercher à voir comment nous pourrions en sortir. »

Le problème était sérieux. Où pouvions-nous trouver de l'aide ? La seule à être dans le secret était notre servante Margot en qui nous avions une totale confiance. La Gestapo recherchait les soldats cachés avec beaucoup de diligence. Nous vivions dans une atmosphère de constante terreur.

Un soir, Kitty rentra tard pour le souper, et je compris tout d'un coup, quand elle parla, qu'elle avait de bonnes nouvelles. « Etta, s'exclama-t-elle, te souviens-tu de Chancel ? »

Bien sûr que je me souvenais de lui. Nous avions travaillé ensemble au Foyer du Soldat avant notre tentative de quitter Paris.

« Je l'ai rencontré dans le métro, poursuivit Kitty. Nous avons pris un rendez-vous pour demain et je pense qu'il pourra nous aider. »

idiote, j'ai oublié le monsieur. Il ne m'a jamais demandé un certificat de domicile, c'est pourquoi il n'est pas sur ma liste. »

UNE ORGANISATION SECRÈTE

Le lendemain après-midi, nous allâmes voir Chancel. Kitty ouvrit la conversation prudemment. « Ma chère Madame, dit ce dernier, je n'ai pas changé mes convictions avec l'entrée des Allemands. Quelle est votre difficulté ? »

« Nous abritons un pilote anglais dans notre appartement », répondit Kitty. Et elle lui raconta toute l'histoire, y compris la visite de la Gestapo la nuit précédente.

Chancel, semblait-il, appartenait à un groupe souterrain qui aidait les soldats à s'échapper en territoire non occupé. L'organisation avait un centre sur la Rive Gauche, où les réfugiés pouvaient demeurer jusqu'à ce que des papiers leur soient procurés. Puis ils étaient envoyés en chemin de fer chez d'autres amis qui possédaient un domaine sur la ligne de démarcation. De là, ils passaient en zone libre.

« Mais si votre homme ne parle pas le français, dit Chancel, il ne pourra pas voyager en sécurité. »

> **L'article qui suit est extrait d'un livre publié par Etta Shiber. Il raconte le combat serré que deux femmes, Etta Shiber et Kitty Beaurepos, ont livré contre la Gestapo, et l'émouvant héroïsme de millions de petites gens en France. Des noms et quelques détails non connus de la Gestapo ont été changés ou omis, pour des raisons claires.**

LA GESTAPO

Pendant le souper, on sonna. Margot revint toute bouleversée. « Les Allemands sont là ! »

« La Gestapo ! » souffla Kitty.

Soudainement, une idée me traversa l'esprit. Je demandais à William de se déshabiller et de se mettre au lit. Nous prétendrons qu'il est malade. Ce fut une question de quelques secondes. J'attachais une serviette autour de sa tête, juste à temps, car à ce moment j'entendis Kitty appeler :

« Etta, où êtes-vous ? Ce monsieur veut voir votre chambre. »

Accompagné de deux hommes et de Mme Beugler, notre concierge, l'agent de la Gestapo entra dans la chambre.

« C'est ma grande amie américaine, Mme Shiber, dit Kitty. Elle se considère comme une victime de la guerre, loin de chez elle, comme vous. »

Je m'efforçais de paraître naturelle. « Excusez l'apparence de ma chambre, dis-je. Mon frère est au lit avec une infection intestinale. »

« Ses papiers », demanda l'homme sèchement.

J'ouvris le tiroir de mon bureau et sortis le passeport d'Irving, mon frère, et sa carte d'identité.

L'agent de la Gestapo les regarda attentivement, arriva à la photo et jeta un regard rapide vers William. Il regarda la carte d'identité de plus près et dit : « Pourquoi cette carte n'a-t-elle pas été renouvelée ? »

« Nous comptions retourner en Amérique depuis longtemps, si sa santé avait été meilleure. Dans les circonstances présentes, cela ne nous a pas paru nécessaire. »

Je savais que le non-renouvellement des cartes d'identité était chose assez fréquente, et l'Allemand sembla juger de même. Il me demanda mes papiers et quitta la chambre.

Mais, arrivé en bas, il demanda à Mme Beugler la liste de ses pensionnaires. Il l'examina longuement, puis dit : « Je ne trouve pas le nom du frère de Madame. »

Mes genoux se dérobaient sous moi, mais Kitty dit calmement : « Irving n'est évidement pas un hôte régulier. Il n'habite ici que depuis qu'il a fallu quelqu'un pour prendre soin de lui. »

Mme Beugler intervint de son côté avec noblesse : « Je suis navrée. Comme je suis

« Je l'emmènerai à la frontière en auto », répondit Kitty.

« Ce n'est plus aussi facile maintenant, objecta Chancel. Vous ne pouvez plus acheter de l'essence, vous le savez. »

Là-dessus Chancel eut une idée très ingénieuse. Le Foyer du Soldat continuait ses activités, malgré l'occupation. « Offrez vos services de nouveau, dit-il, et vous pourrez mettre l'emblème de la Croix-Rouge sur votre auto et obtenir 10 galons de benzine par semaine. »

Nous obtînmes nos papiers d'identification du Foyer du Soldat et nous nous mîmes à visiter les hôpitaux de la région parisienne. Chancel réussit à avoir un permis de voyager pour William, et quand tout fut prêt, nous le dissimulâmes une fois de plus dans le compartiment des bagages. Nous dûmes arriver ainsi à la ligne de démarcation où nous trouvâmes des amis de Chancel sans grande difficulté.

Une semaine plus tard, Margot nous apporta une carte postale. William nous envoyait un message à mots couverts, nous disant qu'il avait reçu la promesse de pouvoir bientôt « rendre visite à ses parents ». Je compris que cela signifiait l'Angleterre et j'en fus si heureuse que je me sentais prête à répéter cette aventure chaque fois que cela se produirait.

UNE AUTRE AVENTURE

Cependant, quand Kitty proposa quelque chose de la sorte, je fus terrifiée. Elle avait remarqué une rubrique d'annonces très intéressante dans « Paris-Soir ». La colonne des « Personnes Manquantes » était une des rubriques les plus lues en France. « Paris-Soir » était devenu un journal pro-allemand depuis que les nazis étaient en France, et publiait plusieurs centaines d'annonces par jour. Celle-ci attira notre attention :

« **Jonathan Burke cherche des amis et des connaissances. Adresse : Hôpital Militaire, Doullens (Somme).** »

« C'est un nom anglais, dit Kitty pensivement. A-t-on jamais connu un Français s'appelant Jonathan ? Je vais lui écrire. »

Dès que nous reçûmes une réponse, nous partîmes pour Doullens avec des paquets de vivres et de cigarettes pour les soldats. Nous trouvâmes Jonathan Burke dans le jardin de l'hôpital. Son uniforme de la R.A.F. était déteint et tout chiffonné. Il portait un bandage au-dessus de l'œil droit. Après avoir bavardé quelques instants, Kitty lui demanda s'il voulait que nous l'emmenions à Paris. Burke parut vivement surpris et plutôt sceptique.

« Ne vous en faites pas, lui dit Kitty. Nous pouvons vous emmener à Paris et de là vous faire parvenir en France non occupée, et nous le ferons. »

Jonathan Burke se glissa dans le compartiment des bagages et nous partîmes pour Paris. Les sentinelles ne furent pas le moins du monde gênantes.

Burke se trouvait encore dans notre appartement lorsque nous décidâmes d'entrer en contact avec d'autres soldats. Nous eûmes recours à la rubrique de « Paris-Soir », comme Burke l'avait fait. Kitty sortit le matin suivant pour insérer l'annonce suivante dans « Paris-Soir » :

« **William Gray cherche ses amis et ses parents. Adresse : Café Moderne, Rue Rodier, Paris.** »

Kitty connaissait le propriétaire du Café Moderne, M. Durand, un Français loyal qui avait promis de lui remettre secrètement toute lettre destinée à William Gray.

MAUVAISES NOUVELLES

Comme nous nous apprêtions à nous rendre à la maison de la Rive Gauche avec Burke, Chancel arriva avec de mauvaises nouvelles. Un des membres de notre groupe avait trahi, et la nuit précédente, le centre de la Rive Gauche avait été perquisitionné par la Gestapo. Les nazis étaient au courant également des centres de la ligne de démarcation.

« Ils seront donc chez nous d'une minute à l'autre ! » dis-je anxieusement.

« Oh ! non, répondit Chancel. Le traître ne savait que peu de choses sur nous. Notre ami à la Préfecture, celui qui nous prépare les visas de sortie, jouit de l'entière confiance des Allemands, et il est au courant de tout ce qu'ils savent. Ils n'ont jamais entendu parler de vous. »

Chancel devait cependant passer en zone libre et nous dûmes résoudre par nous-mêmes le problème de l'évasion de Burke. Mais, auparavant, nous irons à l'hôpital militaire prendre Laurence Meehan, un autre soldat anglais que nous ferons évader en même temps que Burke.

DEUXIÈME VISITE A DOULLENS

Notre seconde visite à Doullens fut brève. Meehan était en piteux état, presque dans le coma. Comme nous traversions un corridor, un major français nous barra le chemin.

« Je suis le capitaine Thibaud, en fonctions ici. Je pense, mesdames, que vous nous avez honoré d'une précédente visite », dit-il lentement. Puis, soudainement : « Voulez-vous me dire où se trouve maintenant le lieutenant Burke ? »

Mon cœur battait à coups redoublés, mais Kitty répondit calmement : « Vous devez lire dans les pensées. Nous sommes justement venues pour le voir. »

Le major Thibaud observa Kitty attentivement. Puis il nous demanda de le suivre dans son bureau.

« J'ai, dit-il, procédé à une enquête très serrée. Je ne suis pas dupe, Mme Beaurepos. Vous êtes d'origine anglaise et le fait que vous avez aidé le lieutenant Burke à fuir ne fait pas de doute. C'est mon devoir de vous livrer aux autorités allemandes. Je suis un soldat et c'est mon habitude d'obéir aux ordres. »

Puis, après une pause, il ajouta :

« Mais je ne suis pas seulement un soldat, mesdames, je suis un Français. C'est pourquoi je n'ai pas encore rapporté la disparition du lieutenant Burke. Vous devez quitter cet hôpital immédiatement et ne plus y remettre les pieds. Je dois vous demander une promesse formelle de ne pas répéter votre acte. Cela vous serait fatal. Et je vous conseille d'oublier cette conversation. Je suis sûr que je ne m'en souviendrais pas moi-même. »

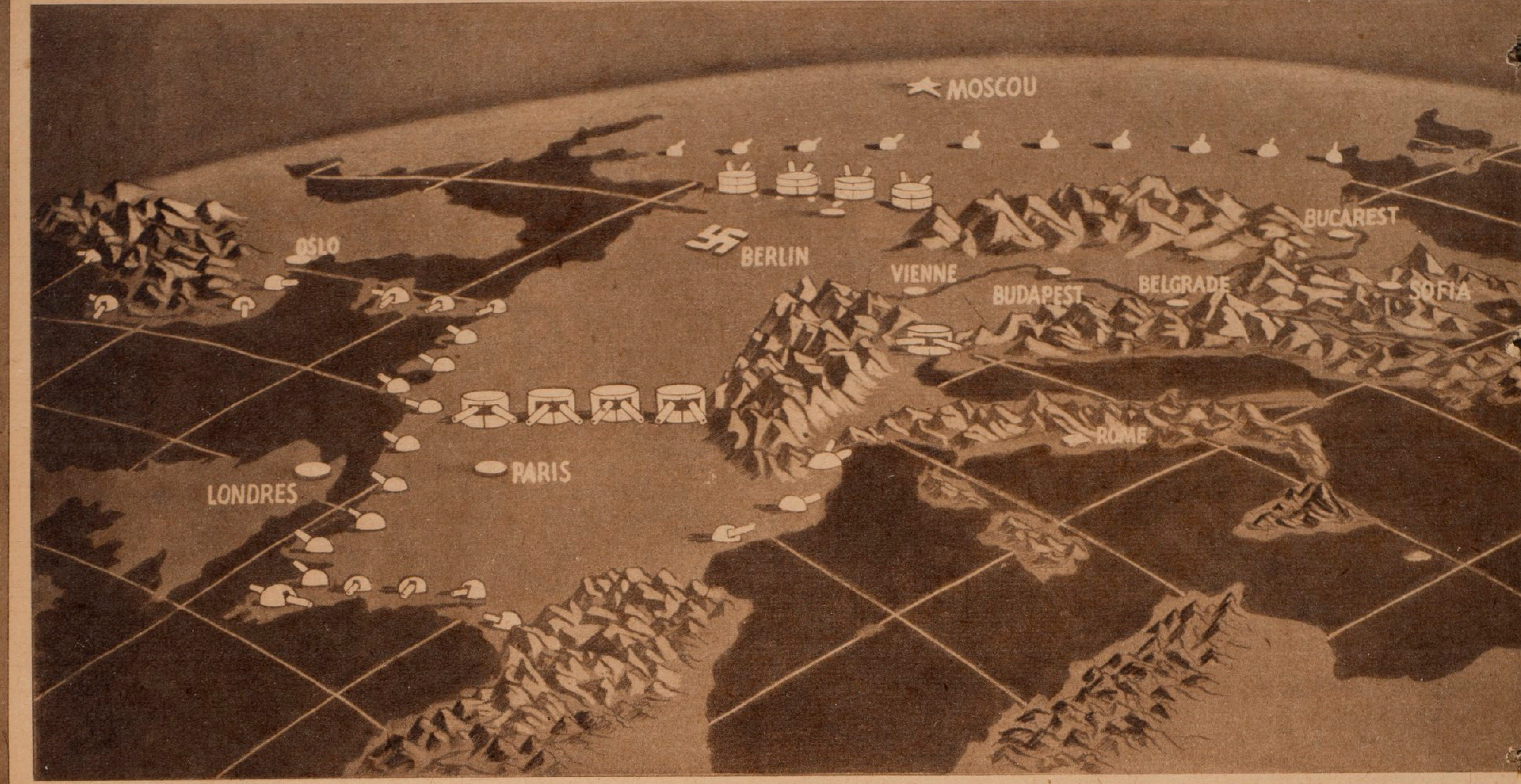
Kitty lui répondit : « Merci, Major, je suis très heureuse de rencontrer un vrai Français. »

« Vous m'excuserez, dit sèchement le major Thibaud, si je prends la précaution de vous escorter jusqu'à votre voiture. »

NOUVELLE ROUTE D'ÉVASION

Nous étions à plusieurs kilomètres de Doullens avant que je ne pusse retrouver ma voix. « Nous devrons oublier ce pauvre Mee-

(Lire la suite en page 11)



UNE CEINTURE DE MONTAGNES ET DE FORTIFICATIONS

Les troupes soviétiques se rapprochent à grands pas de la frontière polonaise... Les violents combats que livrent les Allemands dans la boucle du Dnieper et dans le secteur septentrional du front ne sont que des combats d'arrière-garde pour retarder l'avance russe et permettre à la Wehrmacht de retirer ses troupes vers des lignes plus courtes. Dans la partie occidentale de l'Europe, la tranquille assurance du haut commandement nazi fait, de plus en plus, place à l'inquiétude et des débarquements alliés en Norvège et en France sont présentés comme imminents par la radio de Berlin et des pays satellites... Hitler se sent menacé de l'ouest, du sud et de l'est. « L'Allemagne n'est pas encore vaincue et Hitler possède 400 divisions », a assuré M. Churchill dans son dernier discours. Mais ces nombreuses divisions sont réparties sur une ligne d'une longueur considérable. C'est pourquoi le Führer voudrait raccourcir ses lignes et concentrer le plus de forces sur le front le plus court.

En étudiant la carte de l'Europe, on peut prévoir, d'ores et déjà, où seront établies les lignes derrière lesquelles les Allemands fourniront leur ultime effort — à moins qu'un « heureux événement », suivant l'expression de M. Churchill, n'ait terminé la guerre auparavant.

Commençons par le front oriental. La « ligne Riga-Odessa » offrira-t-elle plus de résistance que celle du Dnieper ? On ne saurait l'affirmer. Les fleuves ne constituent plus des obstacles insurmontables. Les Allemands l'ont prouvé en France et les Russes l'ont confirmé sur le Don, le Donetz et le Dnieper. Le haut commandement nazi ne peut donc compter que sur les obstacles naturels appuyés par des fortifications solidement construites. C'est le cas pour la chaîne des Carpathes. Prolongée par une « ligne Siegfried » qui épouserait les frontières est de la Prusse Orientale et de la Pologne, cette ligne pourrait constituer le premier obstacle sérieux devant les armées soviétiques, mais elle laisserait à découvert les régions pétrolières roumaines menacées du nord-est et par un débarquement sur la côte de la mer Noire. La chaîne balkanique et les Alpes Dinariques qui prolongent les Carpathes couvrent la majeure partie des Balkans. La presqu'île istrienne qui relie les Alpes Dinariques aux Alpes est fortifiée par les Allemands, car elle constitue une porte grande ouverte sur les plaines de Hongrie et de l'Autriche. Jusqu'ici la nature semble vouloir venir à l'aide de Hitler puisqu'elle a entouré les territoires intérieurs de l'Allemagne d'une ceinture de montagnes protectrice. Les Alpes, en effet, contournent l'Allemagne du côté occiden-

Ci-dessous : L'infanterie russe, protégée par des tanks géants, fait irruption dans un village de la région de Bryansk. L'ennemi en a été délogé.

LES ARMEES ROUGES AVANCENT S



l jusqu'à la Suisse où elles s'arrêtent. De là jusqu'à la mer, les Allemands comptent sur
« ligne Siegfried » pour arrêter les armées anglo-américaines à la frontière allemande.
lais Hitler ne peut vraiment croire qu'il pourra empêcher un débarquement en France. Il
a bien la « muraille atlantique » qui garde les côtes norvégiennes, françaises et né-
rlandaises. Cependant, la Sicile aussi était fortement défendue, et pourtant ses casemates
lindées et ses gros canons côtiers n'ont pu empêcher les armées alliées d'y prendre pied.
Hitler retirera de grands avantages de cette défense derrière des lignes raccourcies.
Ses communications ferroviaires et routières seront beaucoup plus courtes. Cela signi-
e moins de locomotives, moins d'autos, moins de camions et moins d'essence. Il n'aurait
lus à se préoccuper de trafic maritime, à l'exception de ses propres canaux. Il pourrait
tiliser les transports aériens d'une manière plus effective. 2° Une grande quantité d'hom-
es, de matériel et de capacité productive pourrait être libérée pour renforcer sa puissan-
e de combat.

En échange, l'Allemagne souffrira considérablement de la proximité des bases aérien-
es alliées tout autour de ses frontières, quoique la défense antiaérienne puisse être ca-
able d'assurer aux centres vitaux une meilleure protection. Mais l'industrie allemande
uffira-t-elle à alimenter l'effort de guerre nazi ? Et si l'armée allemande a pu, jusqu'ici,
évelopper sa puissance, n'est-ce pas, surtout, parce qu'elle a fait collaborer de force
Europe entière ? L'Allemagne réduite à ses propres ressources pourra-t-elle tenir long-
emps contre les assauts conjugués des armées de « l'alliance combattante » dans toutes
es directions à la fois ?...



Ci-dessus : Un groupe de prisonniers nazis passe devant le cadavre d'un compagnon moins heureux, tué près de son tank.

Ci-dessous : Des troupes soviétiques avancent parmi les maisons en ruines. L'ennemi est en pleine retraite sur tout le front.



UR TOUT LE FRONT



Des villageois de la région d'Orel remercient les servants d'un tank de les avoir libérés.



Des membres du corps du génie réparent une voie pour permettre à un train de circuler.

Ci-dessous : Un train blindé protège une file de wagons remplis de troupes et de munitions.



Ci-dessous : Des réserves se dirigent vers le front pour renforcer les premières lignes.



PATROUILLE EPIQUE...



Histoire dramatique de l'attaque de trois canots torpilleurs britanniques, effectuée dans des conditions surprenantes

Un soir d'avril dernier, tandis que la bataille de Tunisie tirait à sa fin, une dépêche du quartier général de la marine britannique à Sousse, émanant de Sir Andrew Cunningham, commandant en chef des forces navales en Méditerranée, donna l'ordre, à trois canots torpilleurs, d'« effectuer une patrouille attentive près de la côte du Cap Bon en plein jour et d'ouvrir les routes maritimes dans cette zone ».

UNE OPÉRATION DE JOUR

L'ordre semblait étrange. Les canots opéraient ordinairement la nuit. Ils n'étaient pas censés se risquer en plein jour, devant les batteries côtières nazies et les Messerschmitts.

Mais cet ordre était motivé. Les troupes alliées étaient sur le point d'ouvrir une offensive finale, et il était essentiel que le général Eisenhower sût si l'Afrika Korps allait tenter une évacuation à la Dunkerque.

Toute la nuit, les équipages des canots 633, 639, 637 travaillèrent à peindre les couleurs nazies sur de vieux morceaux de toile. Ils comptaient sur la vieille ruse du pavillon camouflé.

Le chef de l'expédition, le lieutenant Stewart Gould, âgé de 26 ans, trouvait que leur chance d'en réchapper était faible.

Les trois petits navires sortirent du port et arrivèrent devant la côte défendue par les Allemands, à l'aube. A 700 mètres, la vigie aperçut une puissante batterie de défense côtière. Mais les Allemands, sur la plage, se contentaient d'agiter les bras. Sur les canots, les pavillons blancs britanniques étaient roulés sur les hampes, prêts à flotter au vent quand ils entreraient en action. Les « svastikas » claquaient vivement sous la brise marine.

Les navires avançaient à petite allure, près de Hamamet, près de Nabeul, examinant chaque recoin. Les nazis faisaient toujours des signaux de la plage, tandis que les commandants des canots marquaient la position des canons camouflés et des tanks cachés dans la brousse.

Ils se rapprochaient de la Pointe de Kelibia, endroit d'où l'Axe allait essayer, sans doute, d'évacuer ses forces, et, d'après les instructions, Gould devait estimer la capacité des quais que l'on construisait. Durant une demi-heure, les canots croisèrent dans les environs, tandis que les officiers prenaient des notes et que les soldats nazis, à une centaine de mètres, continuaient leurs travaux de construction.

Autour de la Pointe, se trouvait le port d'attache principal des navires de guerre allemands et des bateaux de ravitaillement. Gould décida de jeter un coup d'œil. Le port était défendu par des batteries de canons de 150 mm. — fait ignoré par Gould et l'amiral Cunningham.

Aucun coup ne fut tiré, tandis que les trois bateaux se faufilaient tranquillement et jetaient l'ancre parmi les autres vaisseaux. Durant une demi-heure, Gould et ses officiers relevèrent l'emplacement des canons, des dépôts des navires, des entrepôts de munitions et des concentrations de troupes. A quelques centaines de mètres, les officiers ennemis les observaient de leur jumelle. Les prisonniers allemands révélèrent plus tard que tout le monde pensait que les canots torpilleurs étaient des navires allemands de modèle E, déguisés savamment, de manière à ressembler à des navires britanniques.

L'ACTION COMMENCE

Gould, ayant terminé son relevé de cartes, leva l'ancre et continua à longer le territoire ennemi. De temps à autre, un avion allemand volait au-dessus des canots. Mais les Messerschmitts, loin d'imaginer que les navires alliés pussent se glisser dans les ports de l'Axe en plein jour, n'y prirent pas garde.

A 9 heures 30, Gould avait découvert tout ce que l'amiral Cunningham désirait savoir. Mais il restait encore à ouvrir les « routes maritimes ». Il se demandait comment il agirait, quand il vit deux dragueurs de mines italiens. Un navire allemand les escortait. Derrière eux, sur la plage, une usine importante. Gould donna le signal de la bataille. Sur trois mâts, la « svastika » disparut et la « croix de Saint-Georges » s'éleva à sa place. Pendant vingt minutes, à 300 mètres, les canots attaquèrent les navires avec les canons de 2 livres, les pom-poms et les mitrailleuses. Les équipages nazis, trop surpris pour résister, se jetèrent à l'eau.

Les dragueurs coulèrent vite et le navire d'escorte fut laissé en flammes.

Gould refit le même chemin qu'à l'aller, tirant sur tout ce qui lui semblait intéressant. Les obus de 2 livres firent peu de dégâts dans les aérodromes côtiers, mais l'effet moral fut désastreux. Le commandement allemand, pensant qu'un raid à large échelle se préparait, ordonna à la hâte, aux troupes, de rejoindre la côte, et alerta l'aviation. Tout à coup, Gould vit, éparpillés le long de la plage, un certain nombre de gros avions de transport allemands, derniers vestiges du convoi aérien de cent avions de l'Axe que les Warhawks américains avaient abattus dans le célèbre « massacre du dimanche des Rameaux ». Quelques-uns d'entre eux s'étaient écrasés, d'autres étaient saufs. A courte distance, les canonniers de Gould les pulvérisèrent.

A la hauteur de la Pointe de Kelibia, le canot 639 fit un signal. « Ai l'intention de m'approcher et de bombarder. » Butler, dans le 633, et Smith, dans le 637, virent le canot de leur chef tourner. « Mon Dieu, dit un des hommes à la barre, nous passerons au rang de héros ! » Il avait raison.

A 1.500 mètres de la côte, se tenait un navire marchand ennemi, gardé par deux torpilleurs, une ombrelle de chasseurs et des batteries côtières de 150 millimètres. Avec le signal de « Pleine vitesse en avant », Gould commença à attaquer.

Gould se dirigea sur les destroyers, pour occuper leur feu, tandis que 633 et 637 manœuvraient pour entrer en position pour torpiller le cargo.

12 MINUTES ÉPIQUES

Il fallut 12 minutes pour compléter l'opération. 12 minutes épiques. Une seconde après que Gould eût ouvert le feu sur les destroyers de tête, les nazis répondirent par des salves des canons de 100 millimètres. Les batteries côtières entrèrent en action. Un moment plus tard, les batteries antiaériennes participèrent au combat. Des chasseurs piquèrent par groupes de deux ou trois.

L'impossible se réalisa. « Touchez ce pont ! » cria Gould à ses artilleurs. En quelques instants, le destroyer commença à se retirer, sérieusement endommagé. Evitant les entonnoirs d'eau qui menaçaient de l'engloutir, 639 éleva un écran de fumée entre le second destroyer et les deux autres canots, tandis qu'ils se préparaient à attaquer. A 1.000 mètres des navires marchands, Butler envoya ses deux torpilles. Une seconde plus tard, celles de Smith partaient. Il y eut une explosion assourdissante et le vaisseau nazi sauta.

« Retirez-vous », dit 639. Mais Butler et Smith hésitaient, car 639 était en feu. Sur le pont, Gould était couché : des balles de mitrailleuses avaient touché son côté droit et ses genoux. A quelques mètres, son second gisait mort, tué par un obus. Son premier lieutenant dirigeait le navire, avec une balle dans le dos.

Les obus des canons de 150 millimètres labouraient la mer, quand Butler et Smith se rangèrent le long de leur compagnon blessé, pour sauver Gould et son équipage.

« Une seconde, dit un soutier de 639. Il y a un officier là-dessous qui est en piètre état. » Il descendit dans les flammes pour le chercher. « Le voici ! » cria-t-il triomphant, quand il revint.

L'officier, dont la main gauche était à moitié enlevée et la mâchoire fracassée par une balle, parvint à sourire.

Tandis que les derniers survivants de 639 étaient transportés sur les deux canots, 40 chasseurs nazis attaquèrent. Mais ils furent déçus. Butler et Smith, jouant à cache-cache sur la mer, mirent le cap sur Sousse.

Même les blessés acclamèrent la chute d'un chasseur touché par un obus des batteries du canot. Puis une escadrille de Warhawks américains parut et sauva les marins épuisés.

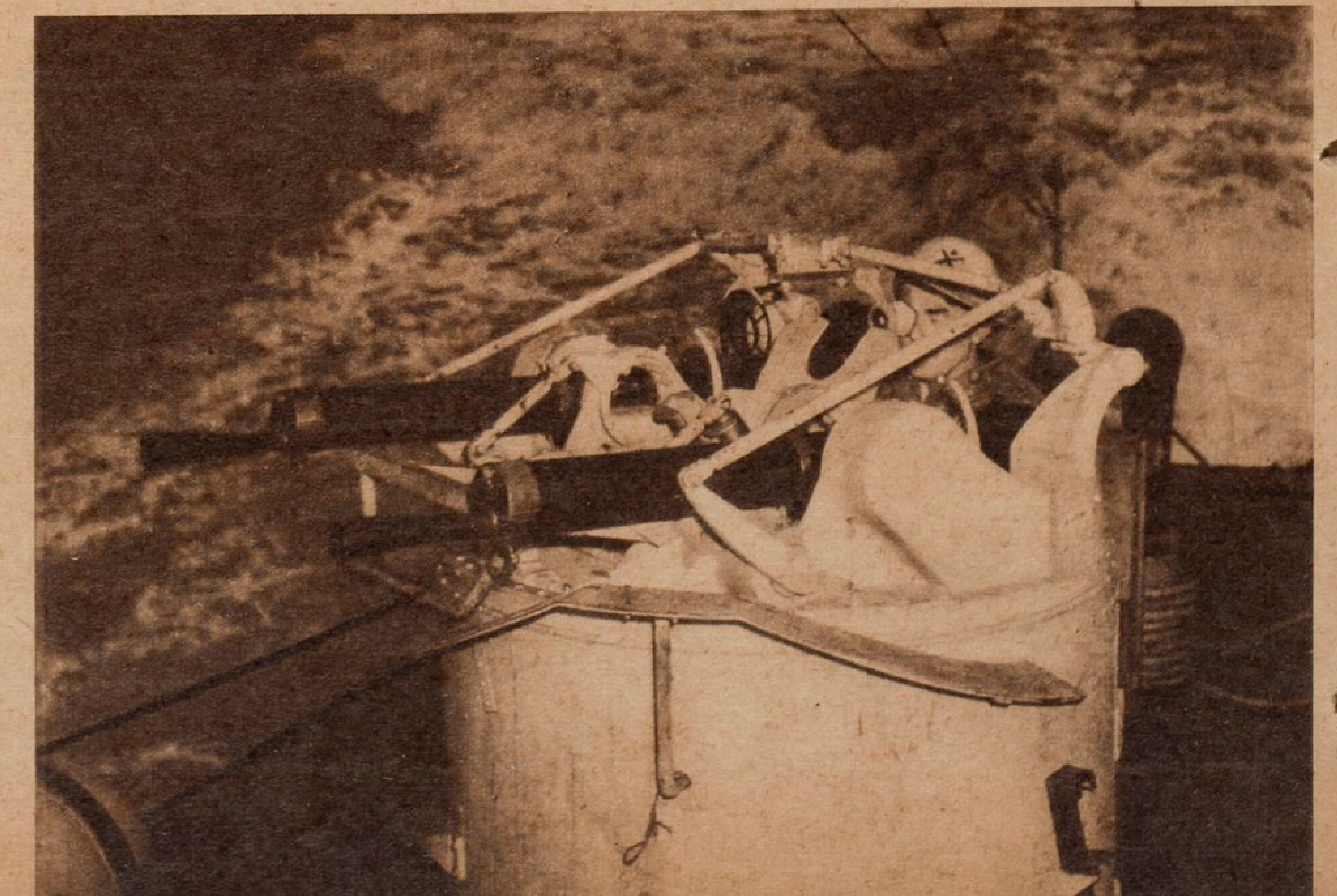
« Bonne mise en scène », dit Gould. Il mourut une heure plus tard.

[Extrait de « Saturday Night », magazine canadien.]



De la vedette, une charge en profondeur a été lancée.

Du haut de sa tourelle, le canonnier, l'œil collé au viseur, se tient sur ses gardes. A l'apparition d'un avion ou d'une unité de surface ennemie, il doit toujours tirer le premier.



MISS CAVELL 1940 (SUITE)

han, fis-je remarquer, car nous ne pourrons certainement pas revenir. »

Kitty sourit. « J'ai glissé à Meehan une note, dit-elle, quand nous nous trouvions à côté de son lit. Il est dans le compartiment des bagages. »

Je n'en revenais pas de ma surprise. L'expression de mon visage était si ahurie que Kitty éclata de rire. Je partageai vite son hilarité.

Quelques jours plus tard, Henri Beaurepos, le mari de Kitty, de passage à Paris, vint nous rendre visite. Il nous aida à résoudre les problèmes qui se posaient à nous. « Mon ami Tissier de Libourne a des vignobles qui s'étendent à travers la ligne de démarcation. Il peut faire passer vos hommes. Il faut payer une petite taxe cependant, 50 francs par tête, pourboires aux sergents allemands.

« Je connais un homme à la Préfecture, poursuivit-il, qui nous donnera des passes sous des noms français pour vos amis anglais. Vous n'aurez pas à vous en soucier. Tout ira bien. »

Des larmes de joie coulaient sur les joues de Kitty. Quelques heures auparavant, nous pensions que notre situation était sans espoir.

UNE LETTRE MYSTÉRIEUSE

Le matin suivant, Emile, le garçon de Durand, nous apporta des lettres adressées à William Gray, Café Moderne. Kitty en ouvrit une. Elle ne contenait aucun message, seulement une adresse : B.W. Stowe, 12, rue de la Gare, Reims.

Cela me paraissait bizarre.

L'autre lettre était en français :

Cher Monsieur,

Je suis le curé de Conchy-sur-Conche, et je vous écris à la requête de quelques-uns de mes paroissiens qui semblent reconnaître un vieil ami en vous. D'après eux, je puis vous approcher avec confiance sur une question qui intéresse beaucoup ma congrégation.

Notre église a besoin d'urgentes réparations, sinon ce fin produit de l'art médiéval sera inévitablement condamné, catastrophe qu'on peut redouter à n'importe quel moment, et d'irréparables, d'irremplaçables valeurs seraient perdues. J'ai déjà obtenu la permission de l'Eglise et des autorités locales pour ce projet de restauration.

Je vous prie, mon cher monsieur, de m'informer immédiatement quand et où je pourrais vous rencontrer pour discuter cette question. Très fidèlement, signé : Père Christian Ravier.

« Un simple appel de fonds », dis-je.

« Etta, s'exclama Kitty, cette lettre était adressée à William Gray en réponse à notre annonce. Elle est écrite de façon très claire. Ecoutez : **« Quelques-uns de mes paroissiens semblent reconnaître un vieil ami en vous ».** Il doit être en contact avec quelques hommes du groupe de William Gray. **« Suivant eux, je puis vous approcher avec confiance ». « Une catastrophe peut se produire un jour ou l'autre »**, en d'autres mots sa « congrégation » peut être découverte et arrêtée. »

En effet, cette lettre paraissait étrange et nous nous mîmes immédiatement à la recherche du père Christian.

Par sa lettre, je me le représentais comme un saint homme, avec une barbe blanche. Je fus surprise de voir un jeune prêtre de 30 ans, au regard énergique.

1.000 SOLDATS DANS LES FORÊTS

Il nous dit qu'il y avait au moins 1.000 soldats britanniques qui se cachaient dans les forêts de Conchy-sur-Conche, et qu'il maintenait un contact régulier avec eux.

« Mais je ne pense pas qu'ils peuvent rester cachés très longtemps encore. Ils sont si épuisés, si privés de nourriture qu'il est urgent de venir à leur secours. Je puis obtenir des cartes d'identité et les accompagner à Paris, mais par petits groupes, si vous vous occupez d'eux à partir du moment de leur arrivée à Paris. Pouvez-vous le faire ? »

« Certainement », répondit Kitty. Et elle lui parla de notre route d'évasion partant de la capitale, qui pourrait être employée d'ici une semaine.

L'ami d'Henri Beaurepos à la Préfecture avait préparé un grand nombre de permis en blanc, sur lesquels nous pouvions écrire les noms et les détails que nous voulions. Mais un matin, les journaux annoncèrent que la peine de mort serait appliquée à toute personne aidant les soldats anglais à fuir. Aucun membre du groupe n'en fut alarmé. Nous fîmes passer la frontière à plusieurs soldats, parmi lesquels se trouvaient Burke et Meehan.

Puis Chancel nous rendit visite sous un déguisement qui l'avait rendu méconnaissable. Il travaillait pour une nouvelle organisation dont l'objet était de faire passer en Angleterre tout Français désireux de combattre avec de Gaulle. Il était venu nous demander de collaborer avec lui, et quand Kitty lui eut exposé notre problème, il vit immédiatement comment il pouvait adapter ses plans aux nôtres.

« Rien n'est plus facile », dit-il.

« Quand vous aurez des Anglais à faire passer, faites-le-moi savoir, et je vous fournirai un même nombre de Français gaullistes. Ainsi vos amis qui ne parlent que l'anglais seulement passeront inaperçus. »

Vers le mois de novembre, nous avions fait passer en zone libre près de 100 Anglais, accompagnés d'un nombre égal de Français. Cela avait réussi si bien que nous avions perdu la notion même du danger. Mais les difficultés ne tardèrent pas à venir.

LA GESTAPO SUR NOTRE PISTE

En octobre, nous commençâmes à connaître des difficultés financières. Passages de chemin de fer, cartes de vivres et autres. De plus, la Gestapo essaya de nous tendre des pièges. Elle fit insérer dans « Paris-Soir » des annonces du genre de celles qui avaient été publiées par nous, afin de dépister le groupement qui travaillait à l'évasion des réfugiés anglais et gaullistes. Mais nous ne donnâmes pas dans le panneau.

Cependant, un soir, deux officiers de la Gestapo vinrent me chercher et ils me conduisirent au quartier général où un certain Dr Hager me soumit à un interrogatoire serré. Il voulut me faire dévoiler les noms des membres de l'organisation faisant passer des Anglais et des Gaullistes en territoire non occupé. Je feignis d'ignorer ce dont il me parlait. Finalement, le Dr Hager abandonna la partie et me fit interner dans la prison militaire allemande où je partageais la cellule n° 1876 avec trois autres prisonnières. A deux reprises, l'interrogatoire du Dr Hager se renouvela. Malgré ses menaces, je persistai dans mes affirmations. J'appris entre temps que Kitty avait été arrêtée.

Quelques jours plus tard, un soldat vint à la prison et appela le n° 2017 pour être jugé. Kitty apparut à la porte.

Mon émotion était grande. Elle me regarda et dit : « Hello, Etta ! » Nous fûmes installées dans un camion de prisonniers de droit commun. Lorsque Kitty et moi fûmes seules, elle me dit sur un ton de reproche :

« Etta, comment avez-vous pu faire une chose pareille ? Comment avez-vous eu la faiblesse de tout avouer ? »

« Moi... ? » J'étais suffoquée de surprise.

« Ils ont dû vous terroriser, Etta. Mais vous auriez dû être ferme. »

« Kitty, m'exclamai-je, je jure que j'ai toujours tout nié. »

« Mais, j'ai vu votre confession de mes propres yeux. C'est une déposition de dix pages signée par vous. J'ai reconnu votre écriture. »

« J'ai fait une déposition, lui dis-je, et je l'ai signée, mais ce n'était pas une confession. Si vous avez vu autre chose, ça n'a pu être qu'un faux. »

« Mon Dieu, dit Kitty, j'ai été abusée. Dieu me pardonne. »

« Ce n'est pas votre faute, Kitty », lui dis-je avec tristesse.

Kitty secoua sa tête lentement et dit : « Nous sommes perdues, Etta, perdues... » Puis elle se reprit soudainement : « Tête haute, Etta ! Ne montrons pas à ces Allemands que nous avons peur d'eux. »

LA PEINE CAPITALE

Le procès se déroula sur l'inculpation suivante : « Accusées d'avoir conspiré avec Mme Shiber, M. Christian Ravier, M. Tissier et M. Corbier en vue de faire passer en contrebande des soldats anglais hors du pays. »

Kitty nia énergiquement que les personnes nommées dans l'accusation l'aient aidée en quoi que ce soit. Tous les accusés défilèrent à la barre. Leur attitude fut magnifique de courage et d'abnégation. Le verdict fut prononcé après une audience de quatre heures. Pour Kitty, la peine de mort ; pour le père Christian, la peine de mort ; pour Chancel, cinq ans de travaux forcés ; pour Tissier, quatre ans de travaux forcés ; et pour moi-même, trois ans de travaux forcés.

J'étais bouleversée. Kitty me saisit par le bras : « Ne pleurez pas, Etta. Ne montrons pas à ces Allemands que nous avons perdu notre dignité. » Kitty était condamnée à mort, et elle tâchait de me consoler !

« Ne vous en faites pas pour moi, Etta, me dit-elle. Il fut un temps où l'idée de la mort me terrifiait. Mais je m'y suis habituée maintenant. Des millions d'êtres mourront avant la fin de cette guerre, et une mort de plus importe peu. Promettez-moi de ne jamais penser à moi avec tristesse, Etta. Souvenez-vous seulement des braves garçons que nous avons renvoyés chez eux. J'ai rendu à l'Angleterre 150 de ses enfants pour le seul qu'elle perd maintenant. »

Le camion s'arrêta. Nous avions atteint la prison.

(D'après le « Reader's Digest »)

Une lettre pour vous

Bien des jeunes filles m'écrivent d'Alexandrie, du Caire, de Beyrouth, de Palestine, pour m'exposer leur cas, que chacune croit très particulier mais qui offre, cependant, une singulière similitude de situation. « J'aime un jeune homme, m'écrit Yolande. Depuis un an nous sortons ensemble. Il a toujours été sérieux et correct et c'est justement sa façon d'être avec moi qui a tout de suite gagné mon affection. Je crois que lui aussi a de l'amour pour moi, car, sinon, pourquoi me demanderait-il de sortir avec lui ? Mais il ne me parle jamais mariage, et maintenant je luis lasse de cette vie... Mes parents ignorent tout de ces sorties. Je ne puis demander conseil à personne... » « Un jeune homme me fait une cour discrète, m'écrit Lucie. Il m'avait demandé à plusieurs reprises de sortir avec lui. Je refusai, craignant de me compromettre. A force de supplications de sa part, je cédai. Je sortis avec lui deux fois, mais maintenant je voudrais simplement lui faire comprendre que je ne tiens pas du tout à arpenter les trottoirs ni n'importe quelle autre place, quoique ce jeune homme se soit montré avec moi très correct et très sérieux. J'ai une grande estime pour lui, donc je voudrais lui faire comprendre par écrit que je ne voudrais plus sortir avec lui pour ne pas me compromettre. S'il est sérieux, qu'il m'épouse ou qu'il me fasse comprendre sérieusement ce qu'il pense... Je voudrais en finir avec ce jeune homme, ou pour toujours rester avec lui, ou une séparation définitive... »

De Beyrouth, Myosotis pose la même question : « Je l'ai bien fréquenté et j'ai constaté qu'il a bon caractère. Il m'a promis de m'épouser à la première occasion... Faut-il croire à ses promesses et attendre le grand jour ? Ou bien que faut-il faire ? Je n'ai plus de force... Je ne puis même pas l'inviter ni le recevoir chez nous autant que les parents sont durs et sévères... Que me conseillez-vous ?... »

J'ai détaché pour chacune de vous ces fragments de lettre, mais combien d'autres seraient à citer ! Et tous révèlent chez la jeune fille d'aujourd'hui, comme chez celle d'hier et de demain, la volonté ferme de se faire épouser, la peur d'être dupe de cette nouvelle illusion : la camaraderie, enfin le désarroi devant cette victoire gagnée par les travailleuses : la liberté. Cette liberté de voir librement un jeune homme, de pouvoir sortir avec lui sans avoir de compte à rendre à personne est grisante, tonique, tout d'abord, comme le grand air du large. Quelle joie d'échapper à la surveillance familiale, de pouvoir dire avant de claquer la porte : « Je sors », et lorsque vous rentrez tard de donner pour toute explication : « J'étais avec des amis » ! Quels amis ? Les parents n'ont plus à le savoir. Leur rôle s'arrête au seuil de la maison. Et les pères qui ont encore le courage de secouer la tête en regardant la pendule marquer neuf heures du soir sont des retardataires, durs et incompréhensifs. Il est donc inutile de discuter avec eux.

Et vous continuez « à sortir ». Le jeune homme est si correct et sa compagnie est si agréable. C'est si bon de se retrouver entre jeunes, de pouvoir bavarder « en camarades » ! Tout cela est un des grands plaisirs de la vie et, réellement, je ne vois pas pourquoi vous vous priveriez de ce droit acquis par votre travail. La jeunesse réclame ce climat de confiance, d'amitié qui permet de s'exprimer librement et qu'il est convenu d'appeler : la camaraderie. Mais pendant combien de temps ce sentiment vous suffit-il ? **« Les femmes détestent l'amitié,** a dit François de Croisset. **La température y est trop basse : c'est un pays où elles s'enrhument ! »** Et voici que plus, ou moins vite, vous êtes prise par ce jeu nouveau : vous aimez, et, pour une jeune fille, aimer signifie toujours : vouloir épouser. Car, pour elle, il n'y a pas de bonheur durable hors du mariage. Le jeune homme l'oublie, et lorsque, pour la troisième fois, il sort avec une jeune fille et croit avoir à ses côtés une « bonne camarade », Lucie, énervée et déçue, pense déjà : « Il faudra que je lui fasse comprendre que j'en ai assez d'arpenter les trottoirs... »

Mais vous êtes seule. Personne n'est au courant de vos sorties. Le plus souvent vos parents ignorent jusqu'à l'existence de l'ami « sérieux » qui vous traite avec tant de correction, mais qui persiste à ne pas parler mariage. Et vous voilà désemparée, lasse, et absolument désespérée à en croire certaines lettres.

Désespérée ? Allons ! Ayez le courage d'être sincère et de regarder la réalité telle qu'elle est. Vous avez voulu être libre de vos actions. Maintenant, prenez vos responsabilités, décidez par vous-même. Vous aimez et vous souhaitez épouser ce jeune homme. Or, il est impossible que votre ami n'ait pas compris qu'un sentiment nouveau a remplacé la camaraderie du début. Mais peut-être lui est-il interdit de songer au mariage, soit faute de situation, soit parce qu'il est trop jeune pour souhaiter fonder une famille. Mais vous, vous ne voulez plus vous contenter de sorties agréables. L'attente crée en vous un état d'incertitude épuisante. Il ne s'agit donc plus pour vous de « l'enchantement d'être ensemble », mais de la souffrance chaque jour plus aiguë d'attendre en silence, sans savoir... Il est pourtant un moyen bien simple de sortir de cette impasse : demandez à cet ami de venir vous voir chez vous afin de connaître votre famille. Mettez vos parents au courant de cette situation. Vous les croyez « retardataires, durs, incompréhensifs ». En réalité, ils ont deviné depuis longtemps ce qui vous agite. Ils ont été jeunes et n'ont pas perdu la mémoire. Autant que vous-même ils souhaitent votre mariage et, encore plus, votre bonheur. D'un coup d'œil, votre mère saura d'instinct à quoi s'en tenir sur les intentions de votre ami. Elle saura s'il ne s'agit que d'une amitié agréable ou d'un désir de mariage. D'ailleurs, si ce jeune homme n'a aucun projet d'avenir, il acceptera difficilement d'aller chez vous. Il comprendra bien qu'après des mois de sorties soigneusement cachées à vos parents, une présentation pourrait être dangereuse pour sa liberté, et s'il tient à la sauvegarder, il trouvera une bonne raison pour décliner votre invitation. Alors, ce sera à vous de savoir ce que vous voulez et de prendre votre décision et d'assumer vos responsabilités vis-à-vis de vous-même.

Votre amie

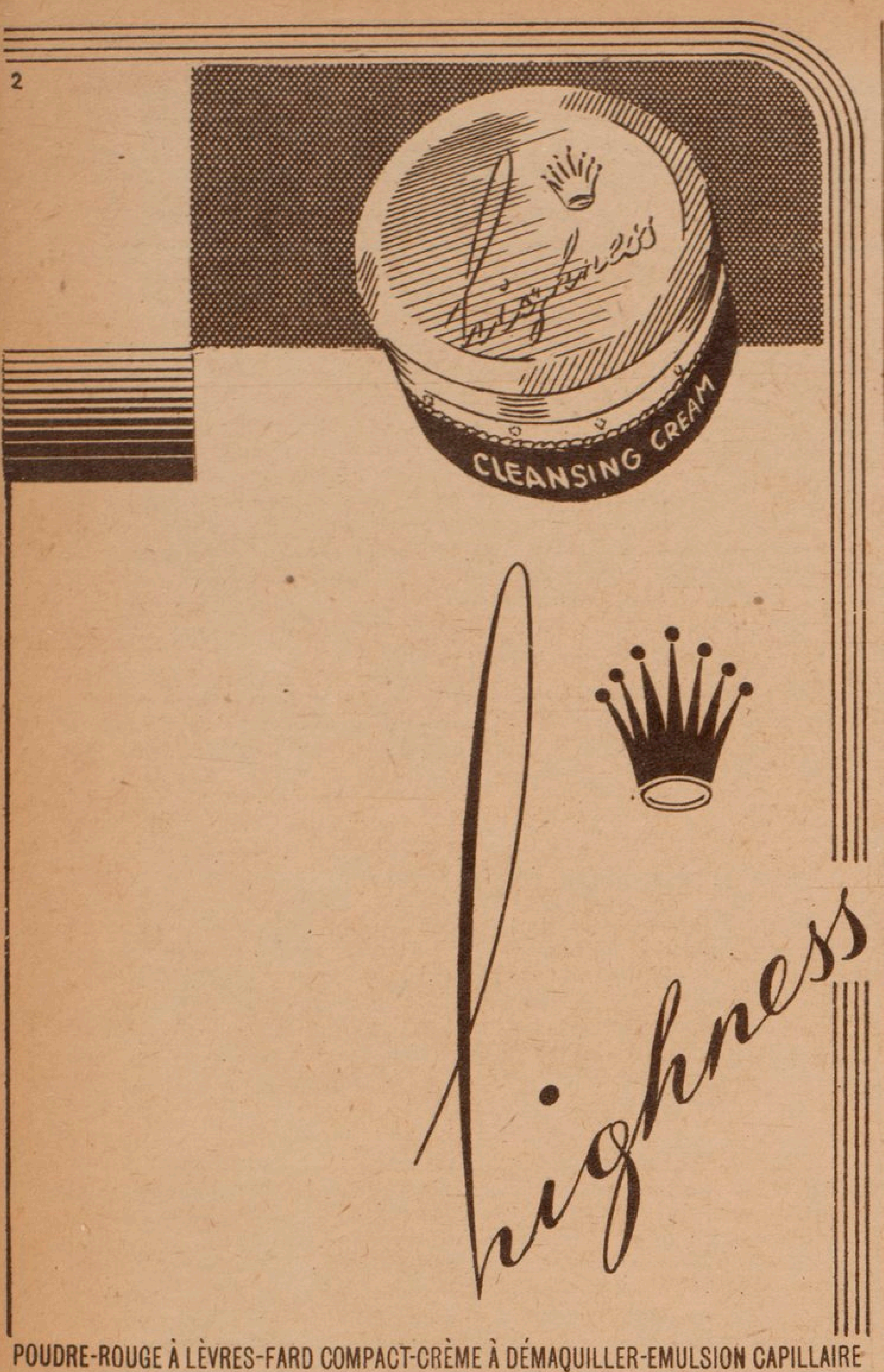
RÉPONSES COURTES

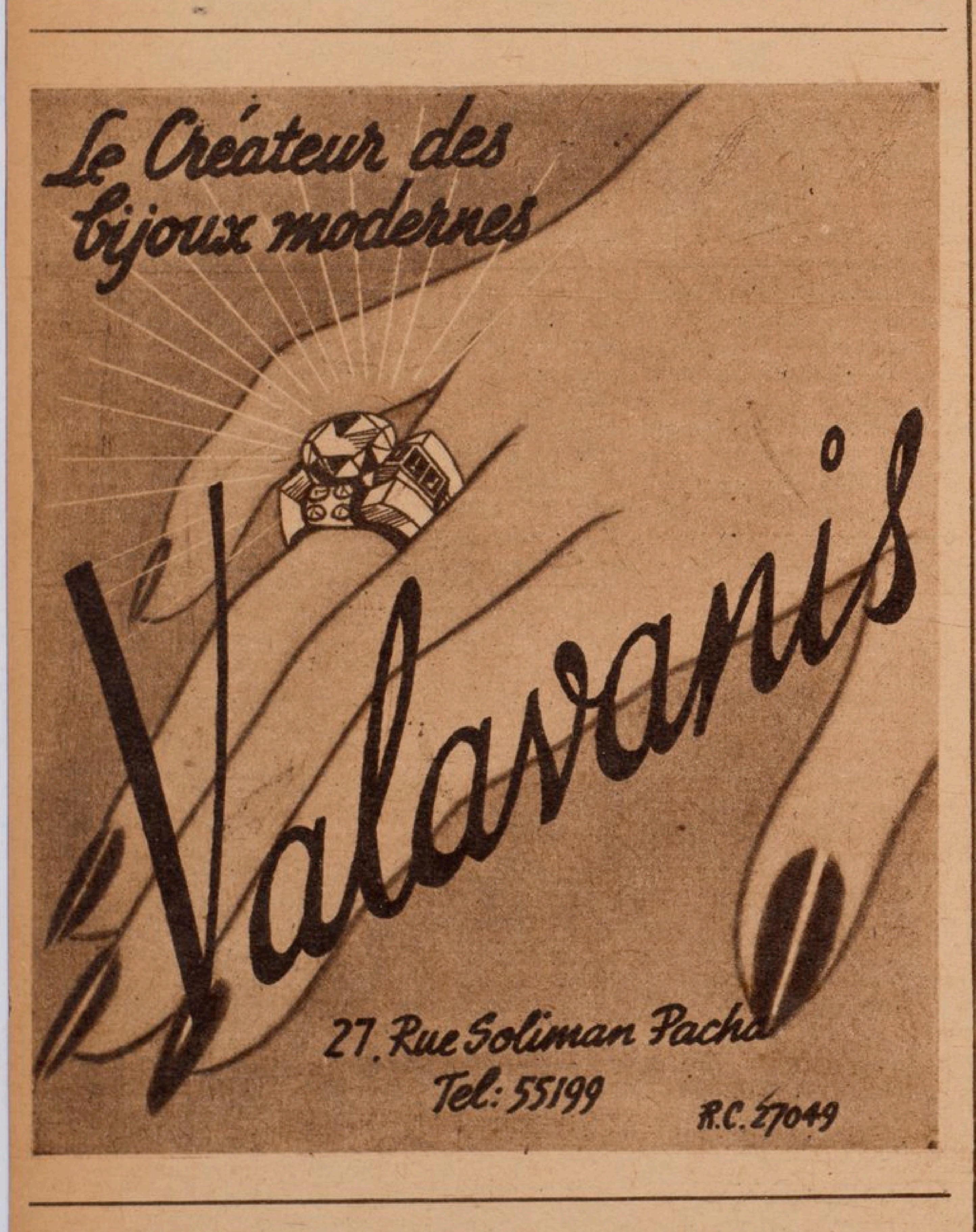
L'impatiente Leila (Beyrouth). — C'est vous qui vous êtes mise dans cette situation malheureuse par vos mensonges et votre façon d'agir bien romanesque. Pourquoi ne pas avoir dit à ce jeune homme que la différence de religion vous empêchait de l'épouser ? Pour le détacher de vous, vous avez feint la coquetterie, la légèreté ; et maintenant que vous êtes arrivée à vos fins, vous vous apercevez que vous aimez ce jeune homme à la folie et que vous êtes prête à renier votre foi pour l'épouser. Mais à présent c'est trop tard : votre conduite a suscité son mépris. Alors, soyez conséquente avec vous-même : tâchez de l'oublier et rappelez-vous qu'aucun bonheur ne peut résulter du mensonge.

A.A. Boîte Postale (Le Caire). — Ma lettre de ce courrier s'adresse également à vous. Vous avez seize ans et votre ami vingt et un et il n'a pas les moyens de songer déjà au mariage. Comment voulez-vous lui demander des engagements définitifs ? Je trouve sa réponse pleine de cœur et de bon sens et toute à son honneur.

I.D.C.S. (Alexandrie). — Je vous assure qu'il n'est jamais trop tard pour rompre des fiançailles lorsqu'on est convaincu que la vie en commun sera « una vita di lacrime », pour citer vos propres mots.

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».







WM. SANDERSON & SON LTD. LEITH

Le genre de coiffure qui convient le plus à votre personnalité ..

SALON DE COIFFURE

A L'INSTITUT

CYBELE

33, Rue Madabegh - Tél. 43104

Le Caire - 4ème étage



Et voici (à gauche) une W.A.C. qui n'a revêtu que le veston de son uniforme. Avec sa camarade, elle est venue de l'Inde du Nord.

DES FEMMES HINDOUES

collaborent à l'effort de guerre

De toutes les parties de l'Inde, des femmes américaines, anglaises, chinoises, birmanes, hindoues viennent à Delhi s'inscrire au rang des W.A.C. (Women's Auxiliary Corps) pour prêter leur service à l'armée. Leur contribution à l'effort de guerre est des plus efficaces et elles font montre d'une endurance et d'une habileté à toute épreuve.



Ci-contre : Ces deux W.A.C. étalent un sourire heureux. Elles apporteront à l'effort de guerre un service substantiel.



Miss Mya Mya, une jeune Birmane revêtue d'une jupe où le mot « Victory » est imprimé à l'infini.



Deux jeunes filles hindoues ont abandonné leur province pour prêter leur service à l'armée anglaise.





pour :
Sa **finesse**
Son **parfum**
Sa **fraîcheur**
Son **adhérence**
préférez la poudre



Prix Imposé P.T. **18**





Rita Hayworth, la célèbre actrice américaine dont la grâce n'a d'égale que la souplesse et l'harmonie des lignes.

SACHEZ MAQUILLER VOS YEUX

De nombreuses lectrices m'ont souvent demandé quelle est la façon la plus facile et, aussi, la plus esthétique de maquiller les yeux sans obtenir un effet trop « artistique ». Là, comme pour le maquillage de la figure, il faut procéder avec doigté.

Le fard sur les paupières n'est agréable qu'à la condition qu'il soit appliqué d'un doigt très léger. Si vous avez le teint clair et les yeux marron ou verts, vous pouvez farder vos paupières en gris-vert, vous passerez vos cils au marron ou vert mousse.

Une femme à teint clair, dont les yeux sont bleus, pourra farder ses paupières en gris-bleu ou en mauve et les cils en bleu marine ou en violet foncé, ce qui donne un regard très doux.

Une brune au teint chaud pourra farder ses paupières soit en violet, soit en bistre, les cils fardés du même ton que les paupières.

Si vous n'aimez pas maquiller celles-ci, touchez-les avec un peu d'huile après vous être poudrée. Des paupières légèrement brillantes donnent un aspect jeune et vivant au visage. Fardez vos cils très légèrement en ne brossant que l'extrémité de leur pointe, d'un mouvement qui part du nez et se dirige vers la tempe : les cils en biais donnent un très joli regard.

Enfin, mettez de l'expression dans votre regard. Si vous doutez de vous-même, si vous craignez de manquer d'éclat, de charme, dites-vous bien que toutes ces qualités dérivent d'une physionomie expressive.

Tous les matins au réveil, devant votre miroir, ouvrez grands vos yeux et regardez-vous avec intensité.

Ne craignez pas de laisser votre âme briller dans vos yeux.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Je suis désemparée »

Si ce jeune homme tenait vraiment à vous, il vous aurait demandée en mariage. Après deux ans de fréquentation, il a eu largement le temps de vous connaître et de vous apprécier. S'il cherche à s'esquiver, à ne pas prendre une décision, c'est tout simplement parce qu'il ne tient pas à se marier. Je ne vois pas pourquoi, dans ces conditions, vous ne penseriez pas à refaire votre vie avec un autre ?

Nièce « Angustura »

Non, ne quittez pas votre fiancé sur un simple soupçon. D'ailleurs, le fait qu'il soit sorti avec une jeune fille ne signifie pas qu'il vous est infidèle. Soyez plus tolérante et plus compréhensive. N'essayez pas d'enlever toute liberté à celui qui vous aime et que vous aimez.

Nièce « Guzel kiz » (Istanbul)

Oui, vous pouvez m'écrire en turc, car je connais bien votre langue. Je vous remercie pour les photos. Vous avez, en effet, beaucoup changé durant ces derniers mois. Vous paraissez beaucoup plus jeune, maintenant que, grâce aux exercices de culture physique, vous avez perdu ces dix kilos de graisse. Je suis ravie d'apprendre que mes conseils vous ont servi.

Nièce « Tout ce qui brille n'est pas or »

Beaucoup de jeunes filles ont, comme vous, commis l'erreur d'épouser un vieillard riche. Vous êtes malheureuse, me dites-vous. Il est trop tard maintenant et vos regrets ne serviront à rien. Pourquoi n'adoptez-vous pas un enfant ? Votre mari vous aime et vous donne tout ce que vous désirez. Vous devez, vous aussi, lui réserver en échange un home accueillant et votre sympathie.

TANTE ANNE-MARIE

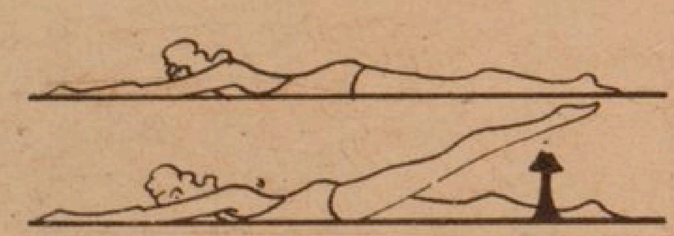
POUR PARAITRE PLUS MINCE...

Je vous donne aujourd'hui toute une série d'exercices que vous devrez faire couchée, pour en tirer le maximum de résultats. Ils augmenteront votre force musculaire, allongeront les muscles de vos bras et de vos jambes sans leur donner cet aspect athlétique qui ne convient guère aux femmes.

Faites ces mouvements tous les jours, bien régulièrement, car seuls les exercices quotidiens vous permettront d'arriver, au bout de quelques semaines, à un résultat intéressant. Si vous êtes petite, ils sont tout indiqués pour vous. Si vous êtes grande, ils vous permettront d'affiner votre silhouette. Mais si, déjà, vous êtes très mince, n'insistez pas, ils ne sont pas pour vous.

I

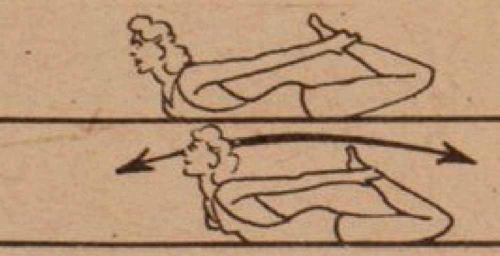
Couchez-vous bien à plat, sur le ventre, bras et jambes tendus, les paumes des mains sur le sol, les bras bien allongés. Etirez vos jambes autant que vous le pourrez. Ceci fait, levez la



jambe droite aussi haut que possible, sans plier le genou. Restez ainsi une seconde, puis baissez la jambe. Dix fois chaque jambe. Les muscles de votre ventre doivent travailler très fort.

II

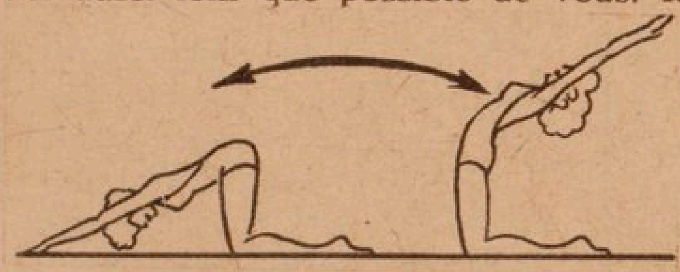
Cet exercice demande une certaine habitude, mais, avec un peu d'entraînement, vous devez pouvoir le réussir. Toujours couchée sur le ventre, levez les jambes en arrière en prenant vos chevilles dans vos mains. Balancez-vous alors d'avant en arrière en tirant sur vos poignets et vos chevilles. Penchez-vous dix fois en avant et dix fois en arrière, sans lâcher vos chevilles et sans rouler sur le côté. Cet exercice est merveilleux pour aplatir le ventre et fortifier les muscles abdominaux. Si vous n'y parvenez pas la première fois, essayez de nouveau le



lendemain, car, si vous voulez vraiment grandir, il est excellent.

III

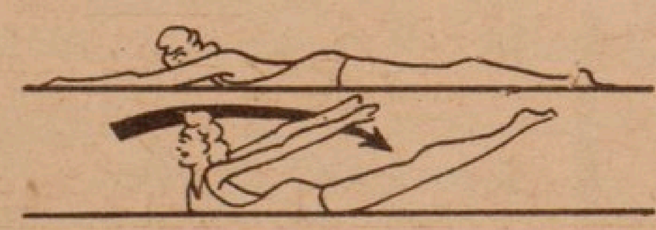
Mettez-vous à genoux, bras levés. Etirez-vous autant que vous le pourrez. Penchez-vous en arrière en laissant votre tête s'incliner naturellement en suivant le mouvement. Puis reportez vos bras en avant et allez toucher le sol aussi loin que possible de vous. Il



faut que vous arriviez à faire ceci tout en souplesse, harmonieusement. Votre tête ne doit pas se contracter, mais accompagner votre geste très simplement. Faites ceci 10 fois.

IV

De nouveau couchez-vous et que tout le poids de votre corps repose sur votre ventre. Levez alors les bras et les jambes en même temps, aussi haut que vous le pourrez. Ecartez les bras et ramenez-les ensuite le long du corps. Faites ceci cinq fois. Essayez ensuite de combiner ce dernier mouvement



avec le mouvement I en élevant chaque jambe aussi haut que possible et en élevant les bras en même temps. Cet exercice est bien plus difficile qu'il ne semble à première vue. S'il vous fatigue trop, diminuez vous-même le nombre de mouvements. Augmentez ensuite, petit à petit, jusqu'à ce que vous puissiez le faire de 10 à 15 fois.

Tous ces exercices sont parfaits pour égaliser la répartition de la graisse. Ils ne vous muscleront pas trop, ils affermiront vos cuisses et votre dos. Ils amínciront vos hanches, aplatiront votre ventre, vous feront une silhouette souple et mince, quoique très féminine. Ne vous inquiétez pas si votre poids reste le même. Comme je vous l'ai déjà souvent dit, il est beaucoup plus important pour une femme d'allonger ses lignes, d'affiner ses courbes, que de perdre du poids.

ANNE-MARIE

DE-CI DE-LA...

● **Pour arrêter la fuite d'eau d'un tuyau, en attendant l'arrivée du plombier, recourez à ce procédé : prenez de la farine de graine de lin sèche, mettez-en une poignée sur la fente et liez solidement avec un chiffon et une forte ficelle enroulés autour du tuyau. La farine de lin formera une sorte de ciment qui arrêtera la fuite.**

● **Pour les peaux grasses : l'alcool à brûler employé à la dose d'une cuillerée à bouche par litre d'eau bouillie tiède compose une excellente eau de toilette pour la fraîcheur du teint.**

● **Pour conserver du vin déjà débouché, il suffira de bien reboucher la bouteille et de la placer ensuite verticalement en mettant le côté du bouchon en bas.**

● **Vous préviendrez le gonflement et l'inflammation qui sont les suites immanquables d'une entorse en plongeant immédiatement le membre atteint dans de l'eau froide et en le laissant séjourner dans ce bain pendant au moins une demi-heure.**

● **Pour nettoyer les chapeaux de feutre : retirez la garniture du chapeau, bourrez-le intérieurement de chiffons afin qu'il garde sa forme. Posez-le ensuite à plat sur une planche et frottez-le pendant une dizaine de minutes avec une brosse douce trempée dans de l'eau additionnée d'ammoniaque dans la proportion d'une cuillerée à bouche par litre.**

● **Chaque fois que vous quittez des chaussures vernies, ayez soin de les humecter légèrement de lait pour éviter les craquelures. A défaut de lait, vous pouvez employer du beurre. Quelques heures après cette opération, passez sur la chaussure une crème composée d'huile (une partie), d'essence de térébenthine (une partie) et de cire vierge (deux parties).**

● **Dans les petits appartements, il est difficile de laver du linge sans que l'odeur du lavage ne se répande dans la maison. Pour parer à cet inconvénient, il suffit de mettre dans l'eau de lessive quelques feuilles de laurier.**

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Plus que jamais le jeu est à l'ordre du jour et plus que jamais nos mondaines se livrent avec frénésie à une passion qui est entrée dans le cadre de leurs habitudes. Car les femmes ne font rien à moitié. Quand elles aiment, c'est avec fougue ; et quand elles haïssent, rien ne saurait arrêter leur impétuosité. En ce moment, elles sont férues de jeu.

Que de charme perdu et d'illusions envolées !...

Regardez donc la mine défaite de cette élégante que vous avez vue arriver dans ce salon dans une robe pimpante, la chevelure encore tiède des soins de son coiffeur et la bouche savamment carminée. Après avoir trempé le bout de ses lèvres dans une tasse de thé fumante, la voilà qui va prendre place autour d'une table verte où ses partenaires se rongent d'impatience à l'attendre. La maîtresse de céans a tout prévu : ici un poker, là un bridge, là même un tout petit baccara de famille (!). Pour quelques heures la maison sera transformée en tripot et en tabagie et l'on n'entendra plus résonner dans l'air que bruits secs de jetons et surenchères de joueurs.

Voilà comment se passent nos réunions mondaines d'aujourd'hui dont sont carrément écartés ceux ou celles qui ne sacrifient pas à la vogue du moment...

C'est ce que me confiait l'autre jour avec aigreur une dame qui se plaignait de l'isolement dans lequel elle se trouvait plongée.

— J'ai le jeu en horreur, me dit-elle. Alors, par une conséquence directe, on ne m'invite plus nulle part. Que voulez-vous faire d'une personne à qui l'hôtesse se devra de tenir compagnie une après-midi durant et qui, par son abstention à faire comme les autres, créera une atmosphère de contrainte et de gêne ? N'est-il pas beaucoup plus simple de l'éliminer complètement ? C'est la solution que l'on a adoptée avec moi et avec d'autres, et si je veux reprendre la place que j'ai perdue, il ne me reste qu'une seule chose à faire : jouer.

Je vous assure, ma cousine, qu'elle n'exagère rien et que les choses se passent parfaitement ainsi...

Plus de conversations aimables où l'on se laissait aller à plaisir au gré de sa fantaisie, plus d'entretiens passionnés sur un sujet déterminé, plus de discussions littéraires ou philosophiques, plus d'élévation d'esprit ni de pensées subtiles ; non, rien de tout cela. L'amour lui-même est relégué derrière le rideau, et si l'on en parle parfois, c'est avec scepticisme et rancœur.

Les femmes ont, par là même, tout perdu, et pour peu que la chose dure, la dame de pique aura complètement remplacé la dame de cœur...

Lançons donc un S.O.S. avant qu'il ne soit trop tard. Même s'il ne parvient à atteindre que quelques oreilles, nous n'aurons pas prêché dans le désert et, peut-être ainsi, d'autres voix se mêleront à la nôtre pour crier gare.

Mais, hélas, il n'est pis sourd que qui ne veut entendre !...

Votre tout dévoué cousin
SERGE FORZANNES



Le petit comprimé 'ASPRO' a été une révolution dans les recherches médicales. Il a donné à chaque homme, femme et enfant le pouvoir de supprimer les malaises Autre temps, autres mœurs. De nos jours il est absolument INUTILE DE SUPPORTER LA DOULEUR ou de prendre des drogues dangereuses et impures pour calmer la douleur. Les gens s'aperçoivent que 'ASPRO' LES LIBERE SUBITEMENT d'innombrables maux, désagréments, malaises et douleurs à base de fièvre. 'ASPRO' est l'enfant de la Science moderne — le remède de l'ère nouvelle — avec cinquante usages au lieu d'un seul. Il n'affecte ni le cœur ni l'estomac ; il est si sûr que même un enfant peut en prendre. 'ASPRO' arrête les affections fébriles en abaissant la température — apporte un soulagement marqué aux victimes de la malaria -- calme l'irritabilité - arrête rhumes et grippe en une nuit.

... SANS DANGER!

Béon (Ain).

Je souffre depuis deux mois à la jambe et j'ai voulu essayer 'ASPRO'. Je peux vous certifier que depuis que je fais usage d' 'ASPRO', ma douleur à la jambe a complètement disparu ainsi qu'un mauvais rhume que j'avais en même temps. Je suis très bien pour le moment. Je n'ai pas eu besoin d'en prendre une quantité pour faire disparaître tout mon mal.

Mme Bertino.

Mazingarbe (Pas de Calais)

J'avais une sciatique depuis près de 4 mois quand j'ai vu vos annonces 'ASPRO' sur le journal. Je ne pouvais ni me coucher seul, ni me lever; il fallait m'habiller comme un enfant et je marchais avec deux bâtons. Maintenant, je marche sans bâton, et ça va de mieux en mieux tous les jours.

Monsieur G.C.



'ASPRO' est fabriqué en Angleterre

'ASPRO' REC. TRADE MARK

'ASPRO' N'AFFECTE NI LE CŒUR NI L'ESTOMAC

BAINS PARAFFINE

Docteur KOUTITONSKY

18, Rue Fouad 1er (Entrée passage) App. No. 20 — Tél. 45439

1° Puissant régénérateur des glandes

2° Amaigrissement inoffensif et sûr (un kilo par bain) accompagné d'aliments contenant des vitamines A et D.

3° Désintoxication.

4° Rhumatismes, sciatique, etc., accompagnés d'aliments contenant des vitamines B.

5° Parfait nettoyage de la peau.

« Réveillez-vous et soyez actifs ».



L'ECRAN DE LA SEMAINE

DUFF COOPER

ambassadeur à Alger

« Il faut savoir risquer quelque chose, lorsque l'on a raison », déclarait Napoléon I.

M. Duff Cooper — qu'il serait question de nommer ambassadeur de Grande-Bretagne auprès du C.F.L.N. — a sacrifié l'une des plus hautes situations à la suite de sa divergence avec le cabinet britannique. Il se démit des fonctions de Premier Lord de l'Amirauté le 30 septembre 1938, lorsque l'accord de Munich fut conclu, quelques jours après la mobilisation de la flotte britannique.

Ce n'est pas un vain titre que celui de Premier Lord de l'Amirauté, abandonné par Duff Cooper. Il évoque en effet un pouvoir concret : cinq siècles de victoires, l'ombre de Nelson, un pavillon qui claque à tous les vents, des amiraux bleu et or qui s'appellent les Seigneurs de la Mer.

M. Chamberlain — il était alors président du Conseil — accepta le départ de son ministre de la Marine, qui avait été son ministre de la Guerre. Duff Cooper ne se découragea pas. Il se mit à l'œuvre pour répandre ses idées. Il contribua à plusieurs importantes revues anglaises et publia deux ouvrages ; la politique de « pacification » du ministère Chamberlain y était passée au crible. Six mois plus tard, cet isolé devait être rejoint par le gouvernement britannique tout entier et par la majorité du pays.

Quand il prit le pouvoir, M. Churchill choisit Duff Cooper comme ministre de la Propagande. Plusieurs missions lui furent confiées par la suite.

A une personnalité qui essayait un jour de défendre la politique de Munich, sous prétexte que la Grande-Bretagne n'était pas militairement prête, Duff cooper répondit : « Les guerres sont gagnées par les armes, je vous le concède ; mais elles ne peuvent être menées utilement si elles ne comportent pas de « sens moral ».

LES GUERILLEROS

de la marine grecque

Les guérilléros grecs travaillent en silence. Ils surveillent la côte grecque, harcèlent et attaquent les navires et les cargos ennemis.

Il y a un an, ils n'étaient qu'une poignée d'hommes, mal équipés en canons et en vaisseaux. Aujourd'hui, ils comptent près de 3.000 marins et ne manquent plus d'équipement. Ils se sont procurés les canons dont ils avaient besoin dans les dépôts de ravitaillement de l'Axe ou dans les navires qu'ils ont détruits.

Les Grecs travaillent nuit et jour sur les vaillants et rapides petits caïques, dont ils se servent à merveille dans la guérilla marine.

Voici l'histoire racontée par un marin en permission à Londres. Notre marin servait avec les guérilléros avant que les circonstances ne l'entraînent à Alexandrie, où il s'engagea dans la marine grecque.

« Notre premier raid, déclare-t-il, fut préparé avec l'esprit d'un raid d'écoliers contre un jardin de pommiers. Notre chef, un homme à la Long John Silver (marin légendaire anglais) — il portait un bandage sur l'œil droit — était un des hommes les plus durs que j'aie rencontrés.

« La première nuit, nous levâmes la voile dans une crique cachée, avec l'ordre d'arrêter un canot automobile allemand qui se dirigeait vers le port du Pirée. »

Ils eurent de la chance. Ils capturèrent le navire et son chargement. Ce fut le premier d'une longue série de succès. Depuis lors, ils continuèrent à harceler les navires ennemis et à piller les dépôts des ports. Le jour, ils se cachaient dans des bases secrètes et sur des points de la côte du territoire et des îles grecs. La nuit, ils patrouillaient et attendaient des rencontres avec l'ennemi.

Quelquefois, ils subissaient des pertes sévères. Dans une bataille qu'ils

(SUITE DE LA PAGE 3)

livrèrent dans la nuit noire, éclairée seulement par la flamme des coups de feu, les guérilléros perdirent quatorze caïques. C'est dans cette bataille que « Long John » pilota son esquif touché, avec tous les hommes du caïque, morts ou blessés, jusqu'à la base cachée.

Une autre fois, durant une attaque contre un navire-citerne allemand, un destroyer nazi sortit de l'obscurité à grande vitesse, écrasa trois caïques à coups de salves de canons et éparpilla le reste de la flottille. Mais, on ne sait par quel hasard miraculeux, un caïque traversa le barrage et mit feu au vaisseau ennemi.

LES HABSBOURG

dynastie maudite

La Conférence de Moscou a reconnu la nécessité de l'indépendance de l'Autriche. A ce propos, mentionnons la déclaration faite récemment par l'archiduc Robert, frère du prétendant au trône d'Autriche, Otto de Habsbourg, selon laquelle les récentes victoires alliées en Italie ont ouvert définitivement le chemin de l'Autriche. Ce pays, selon lui, sera un très important champ de bataille. L'archiduc exprima ensuite sa conviction que l'Autriche sera rétablie en tant qu'Etat indépendant.

Assistera-t-on, en Autriche, à la restauration de la monarchie des Habsbourg après la victoire alliée ? Il est permis d'en douter malgré les efforts déployés depuis bientôt 25 ans par la famille royale déchue.

Certains diplomates vont même jusqu'à dire que le retour de l'ancienne famille royale — vu les événements tragiques attachés à son nom depuis plus d'un demi-siècle — serait un présage néfaste pour l'avenir de l'Europe.

Les Habsbourg ont mérité le nom qu'on leur a donné de « dynastie maudite ». Qu'on en juge :

L'empereur François-Joseph II envoya en 1866 l'archiduc Maximilien au Mexique pour y revendiquer la couronne impériale. Tombé au pouvoir de Juarez, Maximilien était fusillé en 1867 à Queretaro. 50 ans plus tard, Sedano y Lequizano, le fils qu'il avait eu d'une Indienne, subissait le même sort.

La femme de l'Empereur, Elisabeth de Bavière, fut poignardée par l'anarchiste italien Luccheni en 1898. Un an auparavant, sa sœur, la duchesse d'Alençon, avait été brûlée vive à Paris dans l'incendie du Bazar de la Charité.

François-Joseph n'avait qu'un fils : Rodolphe. Le 30 janvier 1889, on trouva Rodolphe et sa maîtresse Marie Vetsera morts dans le pavillon de chasse de Mayerling. Que se passa-t-il durant cette nuit sinistre ? On ne l'a jamais su.

La fille de Rodolphe, Elisabeth, épousa, contre le gré de l'Empereur, le prince Othon. Surprenant un an plus tard son mari en flagrant délit d'adultère avec l'actrice viennoise Ziegler, elle abattit sa rivale à coups de revolver.

L'archiduc Jean Népomucène Salvator, cousin de l'Empereur, abandonna, quelque temps après ces événements, tous ses titres, ses grades et ses droits. Il épousa une actrice et, frétant un voilier, le « Santa-Margarita », il partit pour l'Amérique du Sud. On n'entendit plus parler de lui...

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie depuis la mort de son cousin Rodolphe, fut assassiné à Serajevo avec sa femme, la duchesse Hohenberg...

POLITIQUE

• Le suffrage universel est bon parce qu'on ne peut avoir raison tout seul.

VICTOR HUGO

• Je définissais la politique : « L'art de faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils vous fissent. »

BERGERAT

• La politique est comme le jeu d'échecs : ceux qui ne le connaissent pas de le voir jouer.

JEAN VIOLLIS

• Il ne faut rien négliger en politique, rien, pas même les services rendus !

BARTHOU

UN FILM SUR LA GRECE OCCUPEE

Quelques privilégiés, la Presse, le Corps diplomatique, ont vu passer en séance spéciale les scènes douloureusement vivantes d'un film pris en Grèce, par un Grec arrivé en Egypte après de très émouvantes aventures.

« Rudi » — c'est le pseudonyme du jeune Grec — qui, au pris de sa vie, a rassemblé les diverses scènes, est un tout jeune homme dont le type est assez « germain ». C'est ce qui explique que, pendant tout le long d'une année, il a pu sans dommage revêtir à tour de rôle tous les déguisements des uniformes de l'armée et de la police nazies.

« Mais les « carabinieri italiens », dit-il, « ne sont pas aussi naïfs que les Allemands, et, un jour, je me suis senti « filé » de près par deux d'entre eux.

« Le jour de la manifestation de mars 1942, j'ai pensé que cette fois-ci je serais certainement pris.

« J'ai lâché, ce jour-là, une partie du film (c'est par section de 15 mètres qu'il tournait) et un appareil d'une valeur de 3 millions de drachmes. Ils n'ont pu avoir leur proie principale, qui était bien ma personne.

« Pour m'enfuir de l'enfer grec, j'ai mis trois jours de traversée sur une barque à voile, à bord de laquelle j'ai connu toutes les privations. Mais j'étais heureux, car j'emportais mon trésor : le film sur les atrocités allemandes en Grèce. J'avais réussi à le soustraire à divers contrôles italiens en le cachant entre deux parois au fond de mon panier à provision.



« Ce film est un document vivant de ce qu'est l'enfer grec. On y voit des rues qui semblent être les avenues de la douleur : aucune circulation motrice, ni trams, ni autobus — seulement quelques autos de la Kommandatur. Des individus pâles et sans vie qui se traînent dans des vêtements de deuil.

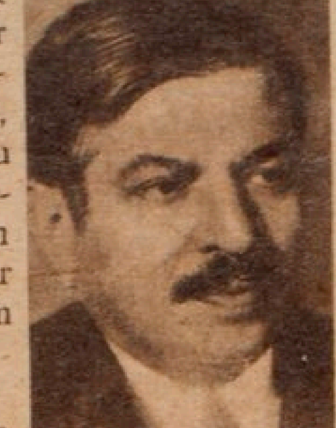
Dans une autre scène, on voit des humains courir vers les poubelles et jouer des coudes non pas avec leurs semblables, mais avec les chiens !

« Nous avons vu aussi près de ces horreurs des choses magnifiques. Partout sur le mur l'héroïque « Ochi » (Non). Le « Non » que la terreur n'a pas réussi à bâillonner. »

M.-C. B.



PIERRE LAVAL
a peur



Pierre Laval vient de se constituer une garde personnelle qui constituera, d'après lui, le noyau de la nouvelle armée française. On lui a donné pour cette raison le nom de « premier régiment de France ».

Le régiment en question est composé de 3.000 hommes. Il est commandé par le colonel Berlon et est divisé en deux bataillons : un bataillon d'infanterie et un bataillon composé de cyclistes, de cavaliers, de sapeurs et d'ambulanciers.

Fait curieux : les Allemands n'ont pas encore permis à la France de Vichy d'avoir un régiment motorisé ou blindé.

Autre fait curieux : le premier régiment de France sera cantonné dans les départements de l'Indre et du Cher : Pierre Laval pourra l'avoir sous la main à la première alerte...

Placée sous le commandement direct du chef du gouvernement, la nouvelle armée sera formée entièrement de volontaires qui souscriront un engagement pour la durée de la guerre actuelle. Les hommes enrôlés dans ce régiment seront exemptés du service du travail obligatoire.

Cette exemption jette une lumière sur la véritable signification du recrutement effectué : la plupart des soldats se sont enrôlés beaucoup moins pour servir Laval que pour éviter le travail forcé ou la déportation en Allemagne.

LA RUSSIE BLANCHE
sera bientôt libérée

Un résident russe au Caire, M. Dimitry Flamburiari, nous communique l'entrefilet suivant sur la région de « La Russie Blanche » où se déroulent actuellement des combats violents entre les Soviets et les troupes nazies.

Il n'y a rien de commun entre la « Russie Blanche » — qui est une des régions de l'Empire russe — et les Russes blancs — nom sous lequel on désignait les émigrés et réfugiés politiques et militaires qui quittèrent la Russie durant ou après la révolution de 1918-1921.

La Russie Blanche, ou plus exactement la « République Socialiste Soviétique Indépendante de la Russie Blanche », est limitée au nord par la Lettonie, à l'ouest par la Pologne, au sud par l'Ukraine et à l'est par la Russie Centrale ou Moscovite — la Grande Russie.

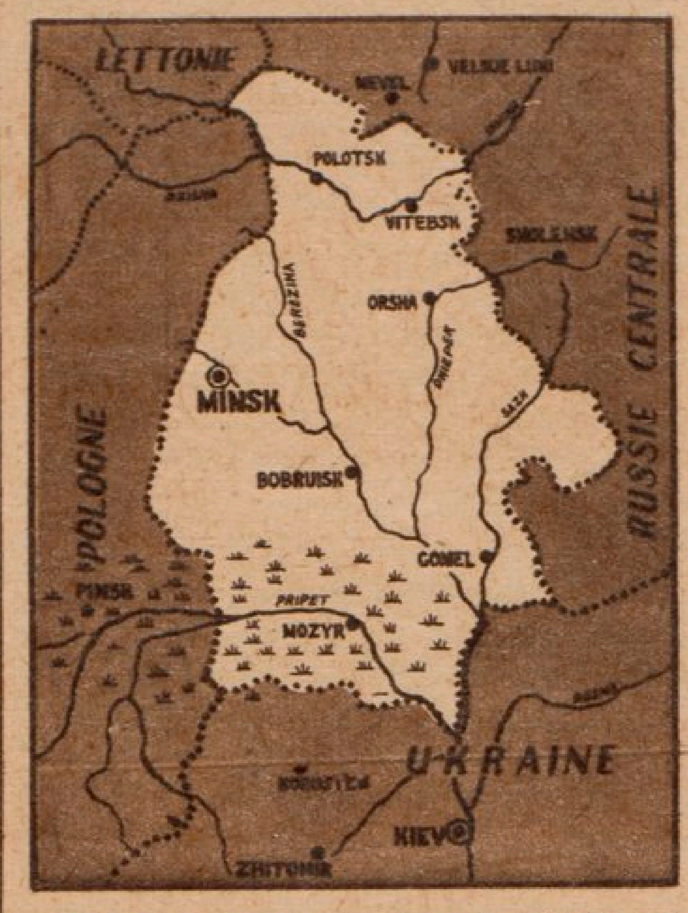
Avant l'unification de la Russie, terminée sous Basile III (1505-1530), la Russie Blanche englobait les principautés de Polotzk, de Vitebsk, de Mstislav et de Smolensk, et plus tard, lors de la division de la Russie en départements ou « goubernia » — gouvernements locaux — elle était composée des départements de Minsk, de Moguiliev, de Vitebsk et de la partie ouest de Smolensk.

Les Blancs-Russiens sont les descendants directs des Vendes qui habitaient les plaines du Danube et émigrèrent au Ier siècle aux régions des fleuves Dvina (dans sa partie ouest), Vistule et Volkhov.

La Russie Blanche est une région peu fertile et pauvre en minerais, et l'élevage du bétail est limité aux besoins domestiques.

Les Blancs-Russiens sont pacifiques, nonchalants et fatalistes. Dans leur vie familiale, et même dans la pratique de la religion, ils gardent encore les traces de la longue domination des Polonais, des Lettons et des Tartares.

La capitale de la Russie Blanche est Minsk. On ne saurait indiquer avec exactitude la date de la fondation de cette ville. Toutefois on peut affirmer qu'au IXe siècle, Minsk, désignée alors sous le nom de Menesk, Mineska et Mensk, existait déjà et était la résidence d'un des nombreux princes russes.



Avant la révolution de 1917, elle fut la ville principale du département de Minsk et devint en 1922 capitale de la Russie Blanche.

Minsk, située sur les bords du fleuve Svislotch, avait, avant la guerre, une population dépassant le chiffre de 100.000 habitants, et possédait une cinquantaine de fabriques, 10 églises, une synagogue, 24 chapelles israélites, 2 théâtres et de nombreux squares et jardins.

LES FINANCES
de l'Europe

L'occupation allemande d'un pays ne revêt pas seulement un caractère politique ou purement matériel : elle signifie, pour ce pays, un désastre économique et financier pour de longues années à venir.

Que l'on prenne le cas de la Norvège comme exemple : selon un rapport publié par un journal norvégien de Stockholm, le « Norges Nytt », l'occupation allemande a déjà coûté à ce pays 8 milliards de couronnes environ, c'est-à-dire près de 450 millions de livres sterling.

La dette nationale norvégienne atteignit ainsi 9 milliards et demi de couronnes, soit 3.200 couronnes (180 livres sterling) par habitant, ou six fois et demie plus qu'avant la guerre. En effet, le 31 décembre 1939, la dette s'élevait à 1.500 millions de couronnes, ce qui représentait 500 couronnes (30 livres sterling environ) par personne.

Dès leur occupation, les Allemands ordonnèrent à Quisling de lancer de grands emprunts nationaux. Le premier emprunt, en 1940, fut de 75 millions de couronnes ; le second, le troisième et le quatrième, effectués en 1941, 1942 et 1943, s'élevèrent respectivement à 200, 425 et 300 millions, totalisant durant ces trois années près d'un milliard.

En outre, des billets de banque d'une valeur de 3 milliards ont été mis en circulation depuis 1940. La Dette, qui était de 1 milliard et demi, s'éleva à 4 milliards et demi.

Les 5 autres milliards de la Dette ont été retirés purement et simplement de la Banque de Norvège par les nazis. Ceux-ci ont d'ailleurs fait main basse sur d'innombrables autres valeurs qu'il est difficile à l'heure actuelle d'estimer.

HÉMORROIDES et FISSURES

Le Dr. S. Basiet, de la Faculté de New-York, spécialiste des maladies de l'estomac et du rectum, guérit hémorroides et fissures sans opération ni douleur.

Consultations de 10 h. à midi et de 5 h. à 6 h. p.m.

127, Avenue Reine Nazli près de l'Hôtel Moderne.

Tél. 62980.

SOLUTIONS

LES FLEURS D'HIVER

Horizontalement. — 1. *Gel.* — 2. *Oie. Dia.* — 3. *Duvets.* — 4. *Ere.* — 5. *Rager.* — 6. *Soir.* — 7. *Blanches.* — 8. *Le.* — 9. *Omis.* — 10. *Ci.* — 11. *Mi. Hn.* — 12. *Liée.* — 13. *Ecus.*

Verticalement. — 1. *Robe.* — 2. *Ail.* — 3. *Gras. Il.* — 4. *Go.* — 5. *Eider. Cloche.* — 6. *Leur. Cheminée* — 7. *Ve.* — 8. *Dé.* — 9. *Mite.* — 10. *As.*

QUELLE HEURE EST-IL ?

Il y a trois quarts d'heure, il était 4 h. 50, soit 4 heures + 2 fois 25 minutes ; or il est 6 heures moins 25 minutes.

PHOTOS-DEVINETTES

1. *Antonescu de Roumanie* (a). — 2. *La stratosphère* (b). — *La Russie* (b). — 4. *Ultra-violets* (a).





COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES
le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit.

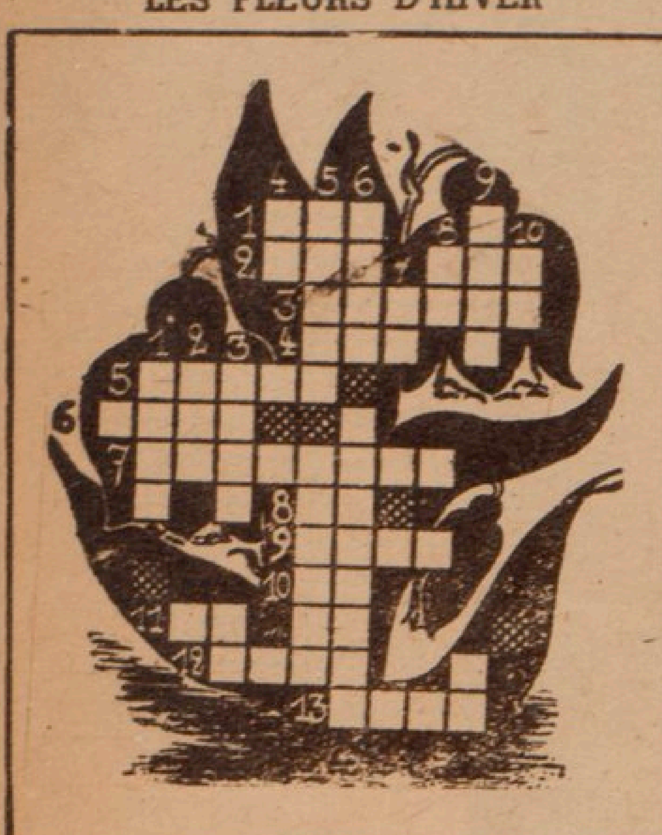
Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions.



MOTS CROISES

LES FLEURS D'HIVER



Horizontalement. — 1. Temps très froid qui fait prendre l'eau. — 2. Blanc volatile de basse-cour. Cri du charretier. — 3. Plumes légères avec lesquelles on fait des édredons. — 4. Point de départ d'époque. — 5. Etre très en colère. — 6. Dernière partie du jour. — 7. Couleurs des clochettes du perce-neige. — 8. Article. — 9. Oublié. — 10. Adverbe de lieu. — 11. Note de musique. Dans une chanson. — 12. Attachée. — 13. Anciennes pièces de monnaie.

Verticalement. — 1. Vêtement féminin porté dans certaines professions masculines. — 2. Oignon très apprécié dans le Midi. — 3. Qui a beaucoup de graisse. Pronom. — 4. Petit mot qui fait partie d'une expression signifiant : immédiatement. — 5. Canard des pays du Nord dont la plume est employée pour la literie. Instrument d'airain suspendu dont on tire des sons au moyen d'un battant placé au milieu. — 6. Pronom personnel. Foyer dans lequel on fait du feu. 7. Au début et à la fin d'une valse. — 8. Objet de couturière. — 9. Petit insecte qui s'attaque aux fourrures. — 10. Carte à jouer.

DELASSONS-NOUS...

SAVEZ-VOUS QUE...

● Quand il était au collège, Cecil B. de Mille voulut s'engager pour prendre part à la guerre hispano-américaine. Il fut refusé, car on le trouva, non sans raison, un peu trop jeune.

● Bien qu'il ait installé dans sa demeure un bar américain, George Raft ne boit ni alcools, ni cocktails. Son bar n'a pour « clients » que les amis qu'il reçoit.

● Le metteur en scène Le Roy Prinz a servi à la Légion Etrangère.

● Joan Bennett a débuté au cinéma comme figurante, aux appointements de 5 dollars par jour. Elle est actuellement une des artistes qui touchent les plus gros cachets de Hollywood.

QUELLE HEURE EST-IL ?

— Quelle heure est-il ? demande Albert.

— Il y a trois quarts d'heure, répondit Jacques, il était exactement 4 heures et deux fois autant de minutes qu'il en manque à présent pour faire 6 heures.

Quelle heure est-il ?

D'ARTAGNAN A-T-IL VRAIMENT VECU ?

Alexandre Dumas père prenait ses renseignements d'une bonne source. La preuve en est que nombre de bacheliers ne connaissent l'histoire qu'avec l'aide de ses livres. Parmi ceux-là, il en est beaucoup qui reçoivent la consécration des examens réussis. Confondre Dumas n'est pas facile ; les descendants d'Artagnan ne s'y amuseraient pas.

On a retrouvé, il y a peu d'années, les mémoires du héros. Mémoires « arrangés » sans doute, car non seulement la féerie de Dumas ne semble pas copiée sur eux, mais ce sont ces mémoires qui ont l'air de s'inspirer des Trois Mousquetaires...

Hormis ces mauvais mémoires, d'Artagnan a laissé des traces de sa vie batailleuse. Cyrano a toujours hésité entre la plume et l'épée. D'Artagnan, lui, n'hésite pas. A quinze ans, il part offrir ses services au roi, par l'entremise de M. de Tresville, capitaine des mousquetaires, qu'il remplacera plus tard. Il séduit les demoiselles, vit des femmes sans vergogne, provoque en combat loyal quelques douzaines de rivaux et d'ennemis qu'il tue par hasard, arrête Fouquet par ordre du roi et finit au siège de Maëstricht, à la veille de passer maréchal de France...

Il meurt. Les siècles s'écoulent. Sa gloire s'éteint. Son cadavre s'effrite. Sa tombe disparaît. Mais arrive un poète. Il s'empare du nom, embellit les aventures, exalte les victoires, magnifie les passions ancillaires et lance dans le monde interdit un nouveau d'Artagnan plus vrai que la vérité, avec un piédestal qui restera toujours statue.

CALCUL AMUSANT

Voici une petite récréation amusante.

Prenez une feuille de papier et inscrivez successivement :

L'année de votre naissance.

Quel âge avez-vous ou aurez-vous en 1943 ?

L'année de votre mariage.

Depuis combien d'années vous êtes mariés.

Additionnez ensuite les nombres que vous avez inscrits et vous trouverez inévitablement 3886.

Evidemment cette petite récréation est réservée aux gens mariés.

PHOTOS-DEVINETTES



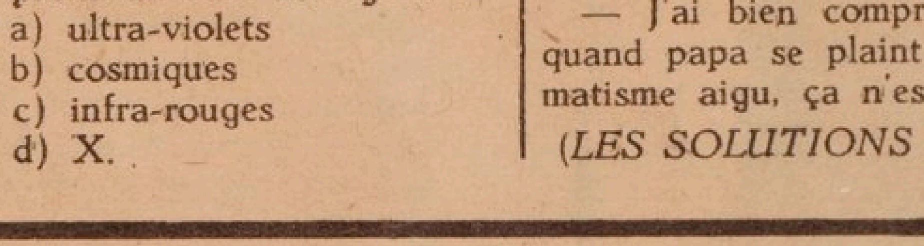


Ce quisling notoire n'est autre que :
a) Antonescu
b) Neditch
c) Vlassov
d) Degrelle

Si vous prenez cet avion, vous pourrez monter dans :
a) la bathisphère
b) la stratosphère
c) l'hémisphère
d) la barisphère

Cet animal à l'air si sinistre symbolise :
a) l'Allemagne
b) la Russie
c) la France
d) l'Islande

Cette charmante femme prend un bain de rayons :
a) ultra-violets
b) cosmiques
c) infra-rouges
d) X.



SAGESSE

En ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.
(Marivaux).

C'est le cheval qui tire et le cocher qui reçoit le pourboire.
(E. Augier).

Le bonheur que donne la gloire est une statue vide dedans.
(Ph. Gerfaut).

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.
(Corneille).

Le sang ne se lave pas avec du sang, mais avec de l'eau.
(Shakespeare).

RIONS

Dans un restaurant.

Un monsieur prend place et consulte la carte :

— Tenez, dit-il tout à coup au garçon, voici d'abord votre pourboire, mais vous allez me dire ce que vous me recommandez en toute confiance...

Le garçon (confidentiellement). — Un autre restaurant.

●

Cri du cœur.

— N'est-ce pas, papa, que tu es chevalier de la Légion d'honneur ?

— Oui, mon enfant...

— Quel bonheur ! il y aura des soldats à ton enterrement !

●

— Garçon, d'où peut être sorti un poulet aussi coriace ?

Le garçon, impassible :

— Probablement d'un œuf dur.

●

Toto écoute attentivement sa mère qui cherche à lui faire comprendre la différence qui existe entre l'accent aigu et l'accent grave.

— J'ai bien compris, dit-il ; ainsi, quand papa se plaint d'avoir un rhumatisme aigu, ça n'est pas grave.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 22 AU DIMANCHE 28 NOVEMBRE
R.K.O.-RADIO présente

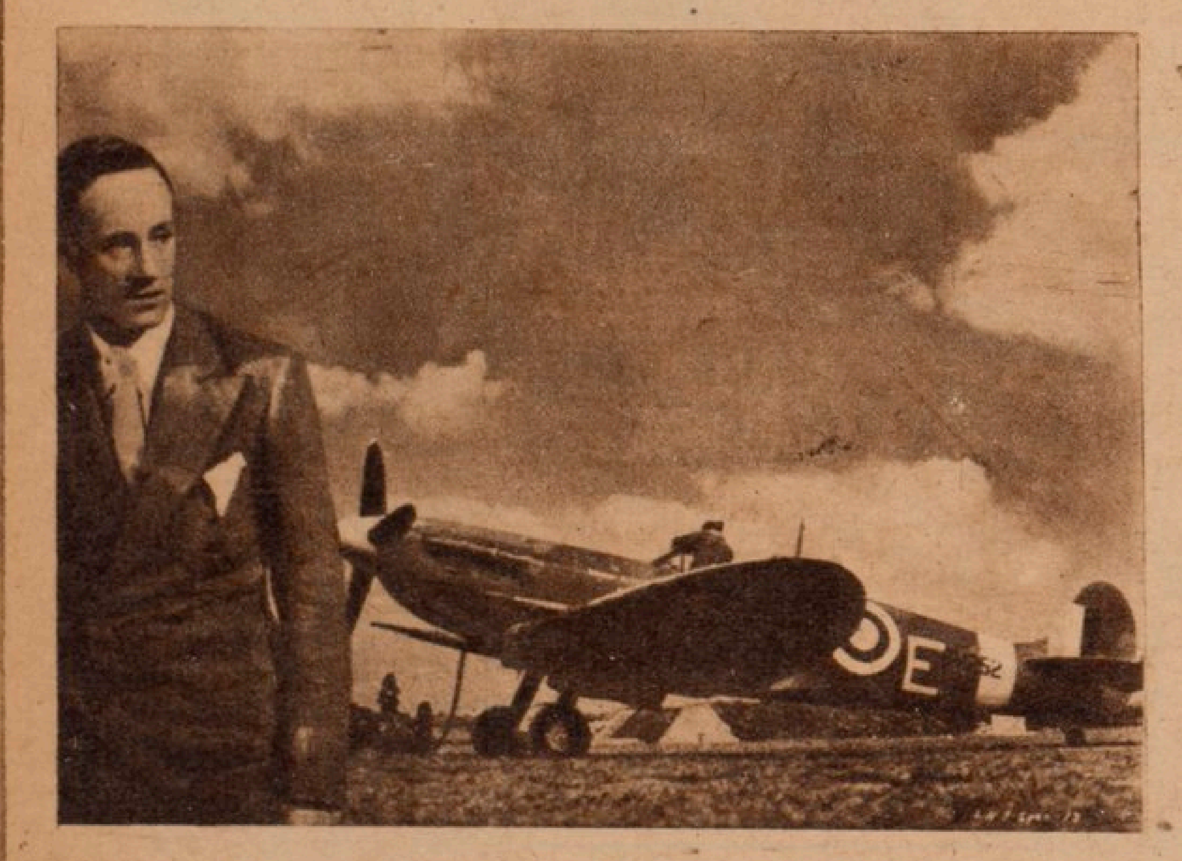
Le film tant attendu !

Leslie HOWARD ✱ David NIVEN

dans

"SPITFIRE"

La passionnante histoire du « chasseur » qui sauva un Empire !



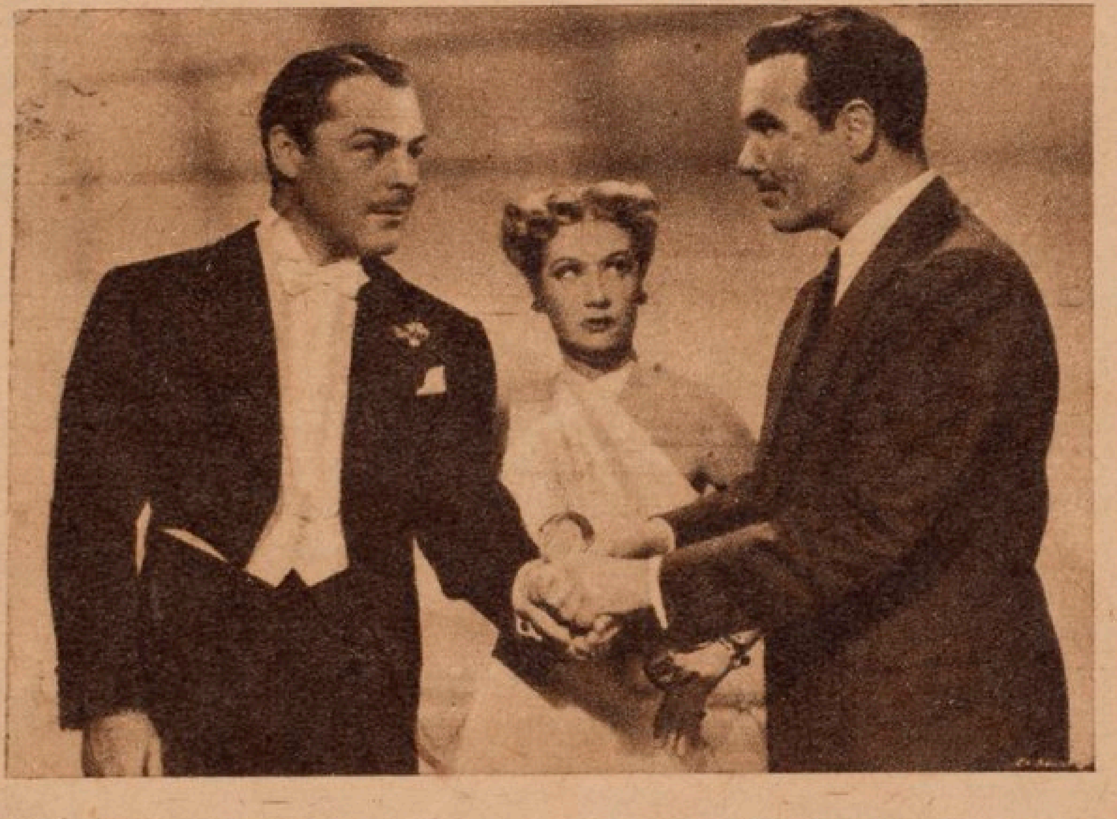
Au programme : « DONALD DRAFTED »
Un dessin animé de Walt Disney en TECHNICOLOR



WAR PICTORIAL NEWS No 133

●

4 SEANCES par jour.



DU LUNDI 22 AU DIMANCHE 28 NOVEMBRE
UNITED ARTISTS présente

Un superbe trio !

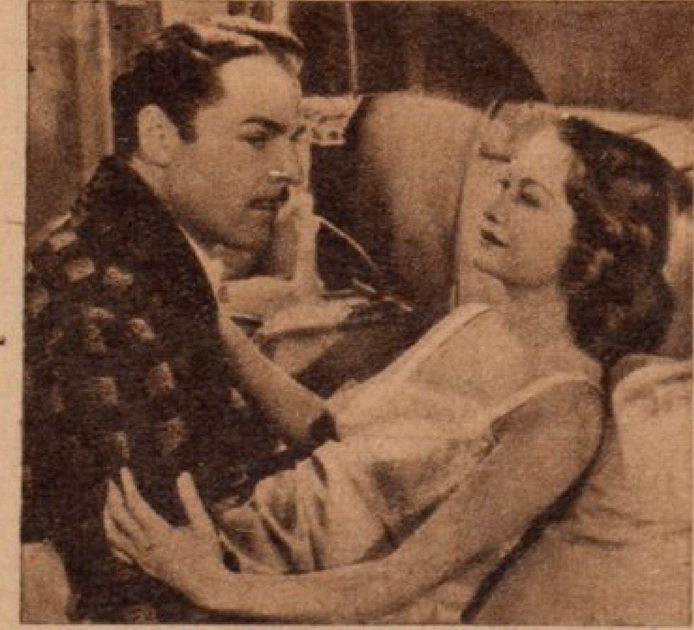
Brian DONLEVY ✱ Preston FOSTER ✱ Miriam HOPKINS

dans

" A GENTLEMAN AFTER DARK "

Un drame policier remarquablement interprété par trois grands artistes !

Au programme WAR PICTORIAL NEWS No 133



Chaque Jour 3. 15, 6. 30 et 9.30 p.m.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59185 — R.C. 5815

DU LUNDI 22 AU DIMANCHE 28 NOVEMBRE
20th CENTURY-FOX présente

Un grand drame d'aventure !

Gene TIERNEY ✱ Lynn BARI ✱ George MONTGOMERY

dans

"CHINA GIRL"



Dans le cadre de la Chine en flammes... une belle histoire d'amour et d'héroïsme !

Au programme WAR PICTORIAL NEWS No 133

●

3 SEANCES par jour.



... le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. ... Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — ... Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)